

CENTRE O.R.S.T.O.M.
DE TANANARIVE

I S O R A K A

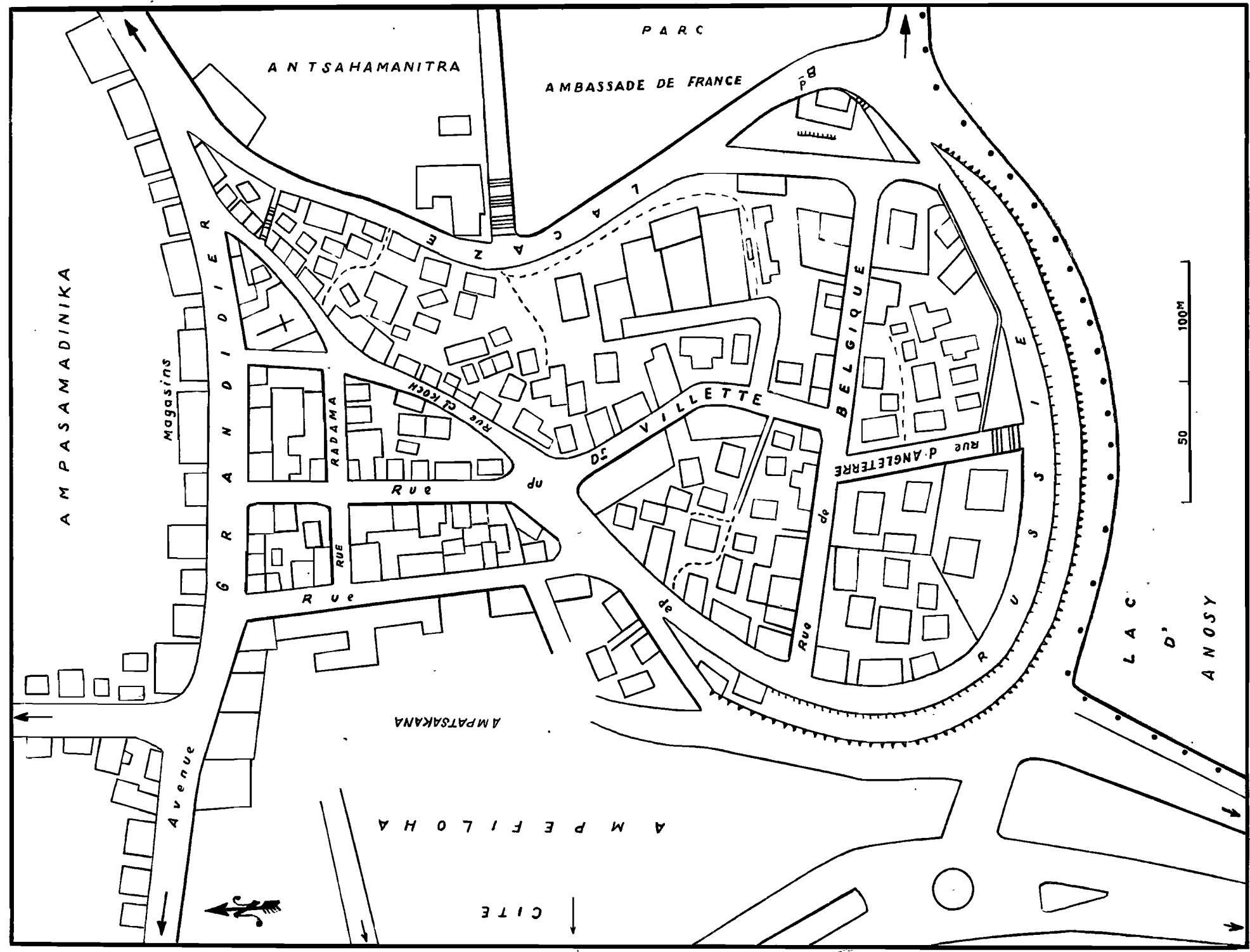
Jeanine RAZAFINDRATOVO

1965-1966

Pages

Introduction	1
Esquisse historique	2
Recensement 1°) les immeubles	6
2°) la population	9
I - <u>La location et la propriété</u>	
A. Les diverses couches de résidents.....	13
1°) - 2 ans	13
2°) - 2 - 5 ans	18-bis
3°) - 5 - 10 ans	20
4°) - 10 - 20 ans	22
5°) - plus de 20 ans	27
B. Conclusions.....	29
1°) Résidence antérieure	30
2°) La location	31
3°) Aspirations	33
4°) La propriété immobilière	39
II - <u>Professions et Ascension sociale</u>	
1°) Professions exercées dans le quartier	41
2°) Professions des ascendants	46
3°) La scolarisation	48
4°) Interprétation de l'évolution sociale actuelle	54
III - <u>Confessions</u>	
1°) Les protestants	68
2°) Les catholiques	71
3°) Les mariages mixtes	72
4°) Le syncrétisme : le visage du famadihana..	74

	Pages
IV - <u>Opinions</u>	
1°) La presse lue.....	83
2°) Egalité des Malgaches	83
3°) Bilan de huit années d'indépendance	85
V - <u>Relations</u>	
1°) Le fokon'olona.....	88
2°) Contacts dans le quartier	90
3°) Contacts en dehors de l'Imerina	91
4°) Les étrangers	93
5°) Le fihavanana et la famille	95
<u>Conclusion</u> : Possibilités d'évolution	97



INTRODUCTION

Notre étude centrée sur les transformations que connaît actuellement la population de Tananarive, a tenté d'examiner la physionomie du quartier d'Isoraka et d'étendre la connaissance retenue à celle de la capitale, tout en différenciant celle-ci des provinces et des campagnes du pays. Tananarive, non homogène par les appartenances géographiques comme sociales et économiques de sa population est depuis longtemps engagée dans la voie d'une modernisation qui l'effraie et la divise.

Nous avons étudié les points qui nous paraissaient les plus importants, à savoir :

- l'ascension sociale dans une perspective dynamique puisqu'elle se réfère à la propriété et à l'héritage, aux professions exercées par les habitants du quartier comme par leurs descendants, à l'avenir de leurs enfants, bref au destin menacé du "caractère" - ou de la "personnalité malgache", plus exactement merina.
- les perspectives d'évolution en matière de religion, c'est-à-dire l'importance tenue à la fois par le famadihana considéré comme une des manifestations de la clef de voûte de la société et par les diverses formes du christianisme, triomphant statistiquement et n'ayant pourtant pas atteint l'être authentique.
- les opinions en matière sociale et les relations modifiées par les contacts inter-raciaux et inter-ethniques.

...

Esquisse historique

Le Firaketana et l'Histoire des Rois nous racontent qu'avant de s'appeler Tananarive, la capitale connut divers noms.

Sous les Rois Vazimba, elle avait les limites d'un village en hauteur, couvert de forêts, Analamanga, et s'étendait d'Ambohimitsimbina à Andafiavaratra. Andriamanelo, roi d'Alasora, effraya et chassa les Vazimba de leur territoire, grâce à ses armes de fer.

Andrianjaka - 1616-1630 - petit-fils d'Andriamanelo, fils de Ralambo, prit, et ceci suppose la reconquête du village par les Vazimba - le pouvoir au roi Vazimba Rafandrana qui alla s'installer à Ampandrana (Baudin - Rabearivelox). Andrianjaka fit sa capitale d'Analamanga, y installa ses compagnons d'armes, les Tsimilefa, probablement au nombre de 1000 (arivo) et baptisa le village Antaninarivo.

Ses successeurs, Andriantsitakandriana - 1630-1650 - et Andriantsimitovianandriandehibe, 1650-1670, procédèrent à des aménagements agricoles et virent une progressive augmentation de la population.

Razakatsitakatrandriana, surnommé Lambotsitakatra, 1670-1675, déplut au peuple qui le déposa et lui préféra son frère, Andrianjakanavalondambo, le futur Andriamasinavalona. C'est sous le règne de Lambotsitakatra que nous trouvons la première mention d'Isoraka. Ce roi fut en effet vaincu par son frère à Ambohijatovo, revint vers les hauteurs du village mais trouva la porte d'Anjohy fermée par ses sujets et ne put reconquérir le pouvoir. Il serait descendu vers l'Isoraka actuel, essoufflé, d'où Isoraka (sempotra) ; ou, autre hypothèse, il aurait buté sur Isoraka à l'occasion d'une tentative de reconquête des hauteurs et aurait dit à sa suite : "Izay tsy maha-araka dia osa", "ceux qui ne peuvent pas suivre sont

des lâches". Selon l'Histoire des Rois, le peuple ne voulut pas le suivre, et il en resta "bouche bée".

Andriamasinavalona (1675-1710) divisa le royaume entre ses quatre fils. Antaninarivo échut à Andrianjakanavalomandimby (1710-1720) fils de Rakalafotsy, une des douze épouses politiques d'Andriamasinavalona.

Sous le règne d'Andrianampoinimerina (1727-1747), commencèrent les guerres avec Ambohimanga, guerre qui se poursuivirent sous Andrianavalobemihisatra (1747-1767) et Andriambelohery (1767-1774) et ne cessèrent qu'avec la conquête d'Antaninarivo par Andrianampoinimerina, roi d'Ambohimanga, à la 7ème année de son règne (vers 1794-1795), conquête au bout de trois sièges contre le roi Andrianambotsimaro (1774-1796 ?).

Andrianampoinimerina prit alors "la possession du passé comme de l'avenir" (Histoire des Rois). Il chassa les descendants des Tsimilefa vers les territoires d'Anosizato - Ambaniala - Soanierana et Ankadimbahoaka et leur enjoignit de transporter leurs ancêtres au bas de la colline, dans les champs. Il les remplaça par 1000 nouveaux hommes, les Voromahery, pris principalement parmi les Tsimahafotsy, les Tsimiamboholahy et les Mandiavato, clans hova, mais avec ceux-ci vinrent aussi des Havan'Andriana, des Tandapa et des Andriana des 7 lignages. Les Voromahery eurent leurs lots de nouvelles rizières, sans perdre leurs terres ancestrales.

Selon l'Histoire des Rois (trad. Père Callet) "aux Tsimahafotsy, Andrianampoinimerina donna tout le versant Est de Tananarive, depuis Ambatomitsangana jusqu'à la limite d'Ambohipotsy. Une petite part à Andoharano ; mais le reste, en allant vers le Nord-Est, aux Tsimahafotsy. Les terrains qui s'étendent depuis le bas d'Antsahatsiroa jusqu'au Sud, puis en haut et au Sud de Mahamasina,

ainsi que ceux d'Amberotsanja, appartiennent aux Tsimahafotsy. Fiadanana, Ankadimbaohoaka et toute la partie Est de Soanierana sont aux Tsimahafotsy également!"

"Aux Tsimiamboholahy, la partie qui s'étend depuis Antsapanimahazo en allant vers l'Ouest jusqu'à Isotry ; une petite partie aussi en haut et à l'Ouest de Mahamasina appartient aux Tsimiamboholahy : Tanimena où habitait Hagamainty leur appartient également.

"Aux Mandiavato, Ambatovinaky et tout le quartier de Faravohitra, ainsi que Mananjara au Sud d'Ambohijanahary. Andrianampoinimerina donna Andohamandroseza aux Andriamasinavalona - Ambanidia et Faliarivo aux Noirs - Amparibe aux Tandapa. Isoraka lui fut donné à Andrianasolo, Isotry à Andriantsilavo (tous deux Tsimiamboholahy), ancêtre de Rainiharo qui y construisit plus tard un tombeau. D'autre part des rizières furent partagées entre les Voromahery sans qu'ils perdent leurs terres ancestrales. Ils construisirent des tombeaux dans la ville car il était interdit aux possesseurs de héra de transporter leurs morts. C'est ainsi que les Tsimahafotsy enterrèrent les leurs en bas et à l'Est d'Ampantonandoha, en bas et au Nord d'Ambohijanahary, à Amparibe, à l'Est de Tananarive, à Ambohipotsy. Les Tsimiamboholahy dans le bas fond, à l'Ouest d'Ampantonandoha jusqu'au Sud d'Andranobelevava. A Isotry, à Ambohitsirohitra et à Tanimena. Les Mandiavato, à Faravohitra et Andrainarivo. Dans l'ancien Isoraka, les tombeaux se concentraient surtout à Ampasamadinika, cimetière désaffecté récemment. Antananarivo s'étendait alors de la partie d'Imarivolanitra à Ambatomitsangana, Anjohy, Ambavahadimitafo, Ankaditapaka".

Sous Radama les rangs des Voromahery furent grossis par les Tsimilefa ; les villages d'Ambohidrapeto - Ambaniala - Ambatondratrimo - Ampitantafika - Ambohimangidy - Anosizato - Anosipatrana - Lanivato - Androndra - Ankadifotsy - Andraisora - Amboniloha -

Ambohimanarina grossirent aussi les Voromahery, les habitants des uns et des autres furent classés par cent et par mille, avec, à la tête de chaque groupement, des chefs.

Le service militaire sous Radama, la création d'industries et de centres d'artisanat sous Radama et Ranavalona 1ère provoquèrent une augmentation massive de la population, celle-ci répartie par quartiers et villages professionnels.

C'es ainsi que le quartier d'Isoraka, comme Ilafy le village-souche des Tsimiamboholahy, fut spécialisé dans la fabrication de la poudre, travail qui ne pouvait être donné qu'à des gens possédant la confiance des souverains.

A Isoraka étaient enterrés un noble de grande sagesse Raharolahy et Rasoamanana, père de Ramangamaso. Les restes d'Andriatso-raka, compagnon d'Andrianampoinimerina, enterré là, furent transférés récemment à Tsimbazaza.

Le Général Galliéni inaugura le 7 Mai 1905 la première maternité, construite par un médecin de la Marine française, le Docteur Villette - maternité, qui n'existe plus, où sont nés de nombreux habitants actuels du quartier. L'Ouest d'Isomka la Mission Luthérienne Norvégienne.

La population française coloniale, et par suite les grands cadres privés, se sont installés surtout dans la partie Ouest, le reste du quartier est occupé par les Malgaches, les Réunionnais, les Comoriens, ceux-ci beaucoup moins nombreux qu'il y a 10 ans.

Actuellement, la Maison de la Réunion et le Rectorat servent de nouveaux points de repère, au même titre que l'épicerie chinoise et l'épicerie grecque, celle-ci extérieure à notre zone d'enquête, Antaninarenina "à la terre nivellée" où se trouvait le premier

marché de la ville, le vendredi, appelé Anjomataloha, au même titre aussi que le foyer protestant des jeunes gens à Antsahamana-nitra, le lac d'Anosy, le siège de l'UNESCO, l'église d'Ambatoni-lita (Lita = un homme qui mendiait en chantant, assis sur une pierre), Amboasarikely près d'Ampasamadinika.

Actuellement Tananarive, capitale administrative de l'Etat Malagasy, connaît un accroissement accéléré de sa population, dû à la natalité, comme à l'afflux de provinciaux et de ruraux, traits qui dans les prochaines années modifieront du tout au tout son visage politique comme social.

Le quartier d'Isoraka, lui, peuplé en majorité de Merina de souche, urbanisés depuis de nombreuses générations, non touché par ces migrations, est appelé à ressembler aux autres vieux quartiers de la ville et à ne pas connaître d'extension phénoménale.

Recensement

1. Les immeubles

Nous avons relevé à Isoraka 163 immeubles, soit :

- 95 habitations occupées par des Malgaches (dont une comprend également des Chinois et une des Indiens, cas de mariages mixtes) ;
- 35 occupées par des citoyens français (Réunionnais et Comoriens (2) compris) ;
- 1 par des Indiens ;
- 1 par un ménage Américain ;
- 1 par des Chinois ;
- 4 occupées par la Mission Norvégienne ;

...

- 11 vacantes (réparation, vacances, attente de locataires) ;
- 1 en construction ;
- 4 maisons composées uniquement d'appartements ;
- 6 d'usage public ou privé (2 = Rectorat ; UNESCO ; SNI ; Commerce ; Institut d'Emission) ;
- 4 appartenant à la Mission Catholique.

Notons qu'Isoraka, à la différence des jeunes quartiers de Tananarive, n'est pas un quartier de constructions immobilières, la seule maison en construction signalée remplace une maison ancienne étendue, agrandie par les propriétaires, pour devenir un immeuble de location à trois appartements. Le nombre important de maisons en attente de locataires nous indique déjà l'ampleur des locations, véritable gagne-pain de nombreux propriétaires.

163 immeubles donc, soit encore

- 107 appartenant à des particuliers malgaches (la différence avec les 95 occupées par des Malgaches constituant les locations) ;
- 25 appartenant à des particuliers français ;
- 12 appartenant à l'Etat Malgache ;
- 3 appartenant à l'Etat Français ;
- 7 appartenant à des compagnies privées françaises ;
- 1 appartenant à un particulier Indien loué à l'Etat Malgache ;
- 4 appartenant à la Mission Norvégienne ;
- 4 appartenant à la Mission Catholique (dont 2 sont habitées par des particuliers travaillant à la Mission).

Les 107 maisons indiquées ci-dessus appartiennent à 110 propriétaires malgaches, soit :

- 23 propriétaires malgaches de Tananarive mais ne résidant pas dans le quartier = 30 maisons ;
- 7 propriétaires médecins habitant Tananarive aussi bien que la province = 8 maisons ;
- 9 propriétaires résidant hors de Tananarive, médecins exceptés = 10 maisons ;
- 71 propriétaires résidant y compris les héritiers.

Les propriétaires non résidents dans le quartier (39) possèdent donc 48 maisons. Les propriétaires résidents (71) possèdent et occupent 59 maisons.

Les 95 habitations de Malgaches groupent 139 foyers ou ménages, le ménage étant constitué de la famille entendue au sens strict et composé du père, de la mère de famille, de leurs enfants, à quoi s'ajoutent le cas échéant des parents, directs ou indirects, orphelins recueillis, domestiques logés d'une manière permanente, tous partageant le même feu de cuisson alimentaire (iray toko, iray nahandro), ce qui nous donne une moyenne de 1,4 presque 1,5 ménage par habitation.

Le chef de quartier, pour sa part, tient la liste de 128 hommes imposés dans les limites du quartier, chiffre inférieur au nombre réel des hommes d'âge imposable. Nous avons enquêté auprès de 120 ménages, chiffre auquel se sont ajoutés 15 interviews de jeunes, étudiants, célibataires, hommes et femmes. Les 120 ménages ont été retenus comme base de notre étude; surtout parce qu'ils avaient répondu d'une manière complète et détaillée à la plupart des questions posées. Nous voulions au début de notre travail, tenter un parallèle entre les modes de vie malgaches et étrangers, cela ne nous a pas été possible en raison du pourcentage assez élevé de refus de la part de ces derniers, refus motivés par des raisons diverses, suspicion à l'égard des questions posées, de la destination des réponses, maladresse

de notre part qui estimions trouver les étrangers aussi disponibles et aussi ouverts que les Malgaches, pourtant réputés, dans les villes comme dans les campagnes, méfiants et peut diserts sur leur vie privée. 19 ménages non Malgaches ont répondu à notre enquête, leurs réponses ne serviront ici que de référence.

2. La population

a) classe d'âge

Les 139 foyers-ménages d'Isoraka totalisent 921 personnes, soit une moyenne de près de 6 personnes par foyer-ménage, et, par classes d'âges :

Nés avant 1906		Nés entre 1906 et 1945		Nés entre 1946 et 1951		Nés entre 1952 et 1966	
H	F	H	F	H	F	H	F
20	22	193	191	64	60	190	181
T = 42		T = 384		T = 124		T = 371	

soit une population féminine se chiffrant à 454,
et masculine à 467.

Les 120 foyers enquêtés, eux, totalisent 671 personnes, en incluant les 39 domestiques - 632 sans les domestiques ;

sans les domestiques donc :

H = 336

F = 326

nés avant 1906, ayant donc plus de 60 ans = 25 soit 3,9 %

nés entre 1906 et 1925 = 103 " 16,2 %

nés entre 1926 et 1945 = 106 " 16,9 %

nés entre 1946 et 1967 = 398 " 63 %

632 100 %

Le pourcentage extrêmement élevé que représente la plus jeune classe d'âge nous pose déjà la question de l'avenir de ces enfants et nous y insisterons longuement.

b) chef de ménage

L'âge des chefs de ménages de notre zone d'enquête est assez élevé puisque l'on compte :

- 12	ménages ayant un chef de ménage âgé de 20 à 29 ans
- 28	-"-" -"-" -"-" 30 à 39 ans dont 1 veuve 1 divor- cée ca- tholique
- 34	-"-" -"-" -"-" 40 à 49 ans dont 4 veuves 1 veuf 1 femme céliba- taire
- 29	-"-" -"-" -"-" 50 à 59 ans dont 3 veuves 1 divor- cée ca- tholique
- 17	-"-" -"-" -"-" 60 ans et plus dont 6 veuves 1 divor- cée ca- tholique 2 divor- cées pro- testantes 1 céliba- taire H.

Le chiffre des veuves ne doit pas faire croire systématiquement à une exceptionnelle longévité féminine, encore qu'elle semble exister, il signifie surtout que les hommes veufs répugnent moins à se remarier et trouvent plus facilement des partenaires, même beaucoup plus jeunes qu'eux. Le seul veuf non remarié que nous avons relevé est père de 5 enfants envers qui il se sent des devoirs d'éducateur particulièrement aigus.

Quant au divorce, chez les catholiques, la frayeur créée par l'excommunication est tempérée chez les Merina par la coutume qui l'a toujours admis. Sur les trois divorcées catholiques, une n'assiste plus à la messe mais l'écoute à la radio du dimanche matin, une y assiste chaque dimanche, une se rend à l'église tous les jours.

Si nous n'avons retenu que l'âge du chef de ménage et non celui de sa partenaire pour notre classement par tranche d'âge, c'est que dans la grosse majorité des cas, l'écart qui sépare l'aîné du couple, à savoir l'homme, de celui de sa femme ne varie pas dans les limites supérieures à 10 ans et inférieures à 4 ans ; les seules exceptions à cette norme consistent dans les remariages des veufs et de divorcés qui épousent des femmes de 20 ans moins âgées qu'eux, de 10 ans, s'ils sont raisonnables "hendry". L'écart des âges à l'intérieur des couples tend à diminuer nettement chez les couples de moins de 25 ans, chez ceux de 25 à 30 ans, il varie de 3 à 8 ans.

c) origine

Nous comptons parmi ces 120 ménages enquêtés :

- 53 ménages Hova
- 19 ménages Andriana
- 4 ménages où le chef de ménage est Hova et sa femme Andriana
- 2 ménages où le chef de ménage est Andriana et sa femme Hova

- 22 ménages dont le chef de ménage homme ou femme n'est plus marié, à savoir :
 - 5 Andriana
 - 15 Hova
 - 2 Mainty
 à savoir encore :
 - 14 veuves
 - 1 veuf
 - 5 divorcées (2A-2H-1M) =

$$(2P + 3C)$$
 - 1 homme célibataire
 - 1 femme célibataire

 - 4 ménages mainty
 - 3 -"- Betsileo
 - 1 -"- dont le chef de famille est Mainty et sa femme Betsileo
 - 1 -"- dont le chef de famille est Betsileo et sa femme Hova
 - 1 -"- dont le chef de famille est Hova et sa femme Sihanaka
 - 1 -"- dont le chef de famille est Hova et sa femme Betsimisaraka
 - 1 -"- dont le chef de famille est de Morondava(?) et sa femme une métisse grecque
 - 2 -"- dont le chef de famille est un métis français et sa femme Hova
 - 1 -"- dont le chef de famille est Andriana et sa femme Indienne
 - 1 -"- dont le chef de famille est Français et sa femme Hova
 - 1 -"- dont le chef de famille est Chinois et sa femme Hova
 - 1 -"- dont le chef de famille est Hova et sa femme Réunionnaise
 - 1 -"- dont le chef de famille est métis Français-Vezo et sa femme Vezo
- • •

- 1 ménage dont le chef de famille est Indien et sa femme Hova.

I - LA LOCATION ET LA PROPRIETE

A. Les diverses couches de résidents

1°) RESIDENTS DEPUIS MOINS DE DEUX ANS

Locataires résidents depuis moins de deux ans = 13

A l'exception d'un haut fonctionnaire de l'Etat, qui loge dans un pavillon administratif et qui n'a donc pas de loyer à devoir, ces locataires ont, compte tenu du volume des ménages et des professions exercées, des loyers relativement élevés pour un nombre restreint de pièces et de confort disponibles.

Depuis trois mois, après avoir été locataires à Ambondrona, un comptable et sa famille de 5 membres occupent deux pièces et une cuisine, pour 7.000 francs par mois, à l'étage ; le rez-de-chaussée abrite un assistant d'administration, ménage de quatre personnes.

Une veuve, brocanteuse, avec sept de ses enfants (dont trois travaillent, est un chômeur, et trois sont écoliers) loue trois petites pièces pour 5.000 francs, depuis un an. Ce ménage habitait auparavant une autre maison d'Isoraka. Il n'y a pas d'eau courante.

Un représentant commercial Betsileo marié à une Hova et leurs deux enfants occupent depuis 9 mois deux pièces = une cuisine, après avoir été locataires à Tsaralalàna ; ces deux pièces sont à l'étage, le rez-de-chaussée sert de gargotte à un autre locataire.

Venant d'Ampatsakana, un jeune couple Betsileo loue 5.000 F deux pièces à l'étage, depuis un mois. L'homme est comptable et la jeune femme étudiante à l'Ecole Normale d'Institutrices. Le rez-de-chaussée est occupé par un ménage installé depuis plus longtemps, ménage de 5 personnes dont le chef de famille comme sa femme sont instituteurs. Le chef de ménage avant d'être comptable était lui aussi instituteur.

Un ménage de trois personnes occupe depuis 9 mois deux pièces et une cuisine pour 8.000 francs, la maison contient par ailleurs deux autres ménages, tous deux nouveaux venus. Ici le chef de ménage est gérant d'un magasin Bata et il est marié à une Indienne.

Le second ménage de la maison est aussi là depuis 9 mois, ménage de 10 personnes qui vient de la campagne (Alasora). Le chef de ménage est assistant d'administration, sa femme couturière ; ils ne sont à Isoraka qu'en attendant la construction de leur future maison sur un terrain déjà acheté à Andravoahangy. Ils louent pour 9.000 francs trois pièces-cuisine.

Le troisième ménage, un couple sans enfant, est installé là depuis 10 mois après avoir vécu à Tsiazotafo, ensuite à Amboasarikely, tout près de là. Les deux pièces qu'ils occupent valent 6.000 francs. Le chef de ménage est secrétaire aux T.P.

Le loyer le plus élevé ici est de 13.000 francs (trois grandes pièces, une vaste cuisine, salle de bains et cour, en retrait de la rue). Le chef de ménage, comme sa femme, travaille, l'homme à la correspondance de Shell, la femme au secrétariat de la compagnie d'Assurances la Préservatrice, compagnies siégeant à cent mètres de là, ménage de 6 personnes; l'étage est loué à un Mauricien, traducteur à l'Ambassade Américaine.

Depuis un an, un ménage de 6 personnes - un couple, leurs trois enfants et un domestique - est venu rejoindre les parents de la mère de famille, eux installés depuis plusieurs années dans la maison qu'ils occupent actuellement, depuis 25 ans dans le quartier "qui leur porte chance" (manambina). La maison comprend quatre pièces et un grenier de deux pièces, une cuisine, et une salle d'eau. Chaque ménage loue 10.000 F la moitié de la maison. Le chef du jeune ménage est comptable, sa femme secrétaire.

Depuis un an également un ancien employé des Finances, actuellement chauffeur-propriétaire de taxi et sa famille de 4 personnes, louent 3.750 F trois pièces au rez-de-chaussée d'une maison, après avoir habité à la campagne, à Ambohipeno. Le propriétaire occupe une pièce à l'étage.

Depuis cinq jours, un couple Betsileo originaire d'Ambo-sitra et leurs deux enfants louent une pièce pour 2.750 F, avec électricité mais sans eau. Il s'agit de leur troisième résidence à Tananarive après Isoraka puis Andraovoahangy. L'homme est barman au Sport-Club.

Depuis 4 mois, pour 6.000 F, un monteur-regleur-frigoriste, métis français-malgache marié à une malgache, leurs enfants, loue une pièce et une cuisine. Il était auparavant locataire à la cité d'Ambohipo. Il y a trois ménages dans la maison, soit 12 personnes.

Parmi les nouveaux résidents du quartier nous pouvons noter que :

- 4 ménages sont originaires des provinces (1 = Province de Tuléar, Vezo ; 1 = Ambositra, Betsileo ; 2 = Fandriana) ;
- 2, de la banlieue de Tananarive.

Notons également que sur les 13 ménages locataires, résidant à Isoraka depuis moins de deux ans, 4 ont déjà habité le quartier ou un autre tout proche (Ampatsakana, Amboasarikely) ou y ont des parents qui y habitaient déjà, 4 viennent d'autres quartiers, 2 viennent des Provinces, 3 de la campagne.

- 8 ménages sont membres du fokon'olona du quartier dont un ménage Betsileo installé depuis 5 jours mais dont, nous l'avons vu, le quartier est la troisième résidence à Tananarive.
- 1 ménage, installé depuis 3 mois, n'en fait pas partie mais se prépare à y entrer ; ce ménage n'est pas isolé, il occupe l'étage d'une maison dont le rez-de-chaussée est aussi habité.
- 4 ignorent ou disent ignorer l'existence du fokon'olona :
 - 1 ménage Vezo, installé depuis un an mais qui réside dans un pavillon administratif isolé des Malgaches dans l'aile européenne du quartier ;
 - un jeune couple de Fandriana qui n'y réside que depuis un mois ;
 - un ménage Betsileo-Hova ;
 - un ménage Merina-Indienne : ce dernier en réalité ne

• • •

peut pas ignorer l'existence du fokon'olona puisqu'il habite une maison occupée par deux autres ménages qui en font partie, il préfère seulement ne pas en faire partie ; sa femme est d'autre part étrangère alors que la participation féminine est très importante dans le fokon'olona.

Les non-locataires

Parmi les 6 nouveaux résidents non-locataires, nous ne comptons qu'un propriétaire-acheteur ; la maison achetée en 1961 a été louée jusqu'en 1965 à deux locataires, pour 8.000 et 13.000 F. Le chef de ménage est greffier-comptable au Service Pénitentiaire d'Antanimora après avoir été, avant l'Indépendance, adjudant-chef de la Garde de Madagascar ; il est marié et a 6 enfants.

3 ménages sont venus habiter la partie de la maison dont ils ont hérité, l'héritage étant dans ces trois cas féminins :

- la première femme, née en 1922 à Isoraka, Hova Tsimiamboholahy, occupe, avec son mari, petit commerçant, antérieurement chauffeur, et leur enfant, une pièce.
- la deuxième, née en 1923 à Isoraka, et soeur de la première, occupe une autre pièce dans la même maison avec avec son mari, chauffeur de taxi après avoir été pompiste, et leurs trois enfants.

La maison abrite par ailleurs un frère des deux soeurs et leurs parents à tous, encore vivants, être héritier (mpandova) n'impliquant pas obligatoirement que les testateurs ne soient plus en vie. Il s'agit ici d'une famille installée depuis près d'un siècle à Isoraka, Hova Tsimiamboholahy, ayant leur tombeau familial à Sabotsy-Namehana.

• • •

La maison, en briques de terre battue, n'a ni eau ni électricité. Les deux jeunes ménages nouvellement résidents ont habité auparavant le premier Ankaditapaka, le second Sabotsy-Namehana.

- la troisième héritière, après avoir suivi son mari, instituteur d'état, décédé en 1965, affecté à Ambohibary-Manjakandriana, est revenue, à la mort de celui-ci, avec leurs six enfants dans la maison qui l'a vue naître et grandir. Elle occupe les deux pièces du rez-de-chaussée et une cuisine dans la cour de la maison ; son frère, marié et père de 8 enfants occupe les deux pièces de l'étage. Leurs parents, le père comme la mère, sont nés eux aussi à Isoraka, tous deux Hova Tsimahafotsy, originaires d'Ambohimanga.

Deux ménages sont logés gratuitement par des parents :

- le premier comprend 4 personnes : le père de famille, est comptable au Service de l'Agriculture, sa femme est couturière, leurs deux enfants sont déjà grands. Il habitait auparavant comme locataire à Ankadifotsy et a accepté l'offre de la cousine de la femme, elle aussi mariée à un comptable et mère de 7 enfants, de venir loger dans la maison dont elle a hérité, maison construite en 1904.

- le deuxième ménage, résidant depuis 1965, comprend 12 personnes et occupe une maison entière. Il habitait auparavant Ambohidahy, non loin de là, et loge gratuitement dans la maison des parents de la femme, achetée par ceux-ci en 1965. Les propriétaires participent aussi à l'habillement de leurs petits enfants. Le chef de ménage, marchand de lamba mena, souffre d'ailleurs de cette dépendance vis-à-vis des parents de sa femme, il désire avant tout pouvoir s'acheter une maison à lui "où pouvoir enfouir sa tête" (hisitrihan'ny lohako).

...

Tous ces non-locataires nouvellement résidents, font partie du fokon'olona, à l'exception du ménage constitué par une veuve et ses 6 enfants qui n'y entre pas pour des raisons financières.

2°) RESIDENTS DEPUIS PLUS DE DEUX ANS ET MOINS DE CINQ ANS

Nous comptons 12 ménages locataires résidents depuis plus de deux ans et depuis moins de cinq ans, parmi lesquels 4 sont logés par l'Etat, et deux louent des maisons appartenant à des parents.

Sont logés par l'Etat :

- un ménage de 6 personnes, domestiques non compris, installé depuis deux ans dans un pavillon administratif, ayant résidé auparavant à Diégo-Suarez. Le chef de famille est Inspecteur d'Etat adjoint, après avoir été auparavant Ecrivain-Interprète.
- depuis 3 ans, un Administrateur civil, auparavant Ecrivain-Interprète, sa femme et leurs 6 enfants, plus un domestique. Le ménage habitait antérieurement une maison familiale à Ambavahadimitafo, au sommet de la ville.

Le propriétaire, un Industriel marié à une fille d'industriel, habite la maison voisine.

- Un ingénieur des Eaux et Forêts occupant la fonction de Directeur des Eaux et Forêts, marié à une Assistante Sociale, leurs deux fils et deux bonnes logées à leur domicile depuis 3 ans.

• • •

Les deux derniers couples ont fait leurs études en France. Un de ces quatre ménages fait partie du fokon'olona, il est de souche merina ancienne, n'a jamais quitté le pays, et réside dans une partie du quartier où le fokon'olona est présent. Les trois autres habitent l'aile européenne d'Isoraka, soit viennent de la province, soit comprennent des couples tous deux occupés par leur travail professionnel et qui ne voient pas l'utilité d'une telle institution.

Habiment dans des maisons appartenant à des parents tout en payant un loyer :

- un assistant judiciaire, auparavant écrivain-interprète à Manakara, louant deux pièces de la maison d'un ménage parent de 8 personnes (homme employé de commerce) installé à l'étage ; 8.000 francs, eau et électricité comprises ; marié et père d'un enfant.
- un administrateur civil, occupant de hautes fonctions au Commissariat Général à la Coopération et marié à une secrétaire de Direction, père d'un enfant, loue la maison de son père, veuf, qui y réside également, 25.000 francs par mois, maison où il a toujours vécu avant d'avoir fait des études en France.

Le premier ménage fait partie du fokon'olona.

S'ajoutent à tout ceci 6 autres locataires:

- depuis deux ans, dans la maison d'un propriétaire résidant à Isotry, un assistant d'administration venant d'Isotry, sa femme et ses deux enfants, louent pour 7.500 frs par mois deux pièces et une cuisine. Les deux autres pièces de la maison sont occupées par d'autres locataires résidant là depuis trois mois.

...

- depuis trois ans, venant d'Antanimena, un préparateur en pharmacie à l'Institut d'Hygiène Social, sa femme et leurs 7 enfants, louent 3.500 F une pièce au rez-de-chaussée, une cloison et une cuisine. A l'étage, un autre ménage occupe une pièce et une cuisine.
- pour 3.000 F par mois, une pièce et une cuisine sont louées à un garçon de table de l'Hôtel de France, sa femme et leurs 4 enfants, ménage qui vient d'Arivonimamo.
- depuis trois ans, la veuve d'un barman du Dancing Le Caveau, et ses 12 enfants non travailleurs, à la charge des Religieuses Catholiques du quartier et du Service Social d'Isotry, puisque la femme n'a pas d'activité rémunératrice : 2 pièces et une cuisine pour 3.000 F par mois. La résidence antérieure était située à Amboasarikely, d'où le ménage a été renvoyé par le propriétaire.
- depuis deux ans, une femme divorcée, couturière, et ses 4 enfants, louent 3.000 F deux pièces et une cuisine, après avoir habité antérieurement à Ambatonakanga.

Ces deux derniers locataires ont le même propriétaire, homme possédant à Isoraka quatre maisons dont trois sont hypothéquées, et qui habite le quartier.

- un dessinateur de la Société de Construction les Baignolles, sa femme, secrétaire à la Shell, leurs 3 enfants et un domestique, louent deux pièces confortables 9.500 F par mois, après avoir habité à Andrefandrova. L'autre partie de la maison est louée 6.000 F à un ménage de 4 personnes (= une pièce plus une cuisine).

Un seul de ces six derniers ménages locataires n'est pas membre du fokon'olona. L'homme, merina, d'Arivonimamo, a épousé une Betsimisaraka.

...

3°) RESIDENTS DEPUIS PLUS DE CINQ ANS ET MOINS DE DIX ANS

Parmi les ménages résidant dans la zone enquêtée depuis plus de cinq ans et depuis moins de dix ans, nous pouvons dénombrer :

- 6 ménages héritiers ;
- 4 propriétaires-acheteurs ;
- 6 ménages ne payant pas de loyer ;
- 7 locataires.

Parmi les ménages héritiers, nous trouvons :

- un directeur d'école privée, Hova de Mahitsy, en retraité, et sa femme, Andriana d'Ambohidrabiby, qui ont vécu auparavant à Ambohidratrimo et qui résident dans le quartier depuis 1950 ; un évangéliste, le chef de ménage, héritier, a 74 ans, est né à Isoraka, son père de qui il tient cet héritage y est né aussi. La maison a été agrandie en 1909.
- avec lui, habitent deux de ses filles et leurs familles : une seule est classée ici (l'autre habite le quartier depuis plus longtemps), il s'agit de la veuve d'un comptable, Andriana, mère de 8 enfants dont 7 résident dans la maison.

Chacun de ces deux ménages occupe une pièce et une cuisine ; la maison a l'électricité mais pas l'eau.

- un contremaître retraité, sa femme et ses quatre plus jeunes enfants, Hova de Manjakandriana, né en 1905 dans cette maison qu'il tient de son père, charpentier, il a épousé une Andriana d'Ambohimalaza, une Andriantompo-koindrindra.
- un de leurs fils, marié et père de famille, mécanicien Madauto, habite deux pièces de la même maison.

...

- une fille d'industriel, mariée à un industriel et leurs 6 enfants, habitent depuis 10 ans la maison héritée du père de la femme, après avoir vécu d'abord à Antsirabe. La maison en question a été achetée en 1930.
- un adjoint technique des Travaux Publics, sa femme et leurs 4 enfants, habitent depuis 6 ans une maison héritée de sa mère, après avoir été locataire à Ambatomitsangana.

Tous ces héritiers sont membres du fokon'olona.

Parmi les propriétaires-acheteurs, nous trouvons :

- un cultivateur, marié, sans enfant, ancien employé de la SICE, fils de commerçant, résident depuis la date d'achat en 1958.
- réside depuis 1958 dans une maison achetée en 1951, un marchand de tissus, marié à une couturière-confectionneuse, père de 9 enfants, après avoir habité antérieurement à Amboasarikely. Son père et son grand-père étaient fabricants de lama mena.
- depuis 1960, un ménage de 6 personnes, dans une maison de trois pièces, le chef de famille, écrivain-interprète à la gare de Soarano, est fils de transporteur, petit-fils de cultivateur. Le ménage logeait auparavant à Ampatsakana, près de là.
- depuis 1962, après un séjour de 30 ans à la Réunion, un agent technique de la Société d'Energie de Madagascar, sa femme Réunionnaise et leurs 7 enfants. Le chef de famille est fils de médecin.

Seul ce dernier ménage n'est pas membre du fokon'olona.

Logent à titre gratuit, sans être propriétaires :

- un employé de magasin marié à une vendeuse, leurs 4 enfants et six neveux et nièces orphelins, du côté masculin, tous occupant deux pièces et une cuisine ; il ne s'agit pas en fait d'une habitation tout à fait

gratuite puisque les occupants participent avec 3.000 F par mois aux réparations de la maison qui appartient à un frère ainé de l'homme.

- un comptable, sa femme, leurs 4 enfants et le frère de la femme, célibataire, une maison achetée en 1960 par les parents de la femme, commerçants à Arivonimamo.
- un administrateur civil de la fonction publique française en retraite, ancienement contrôleur des Douanes à Djibouti, sa femme et leurs 3 enfants, occupent une pièce de la maison achetée en 1960 par ses beaux-parents qui, eux, occupent le reste de la maison.
- une femme divorcée et ses 4 enfants, entièrement prise en charge par un oncle propriétaire, dans une de ses maisons.
- un ménage de 8 personnes, parent du propriétaire, occupe deux pièces et une cuisine, les deux autres pièces sont louées à deux autres ménages.
- enfin, une femme seule de 73 ans, marchande de manioc à Isotry, veuve, qui a suivi un ménage locataire, descendants hova de ses maîtres du temps de l'esclavage.

Tous sont membres du fokon'olona.

4°) RESIDENTS DIX - VINGT ANS

Nous comptons parmi les ménages résidents depuis plus de 10 ans et depuis moins de 20 ans à Isoraka : 3 propriétaires-acheteurs, 11 propriétaires héritiers et 3 ménages logeant gratuitement dans des maisons de parents, 1 ménage logé par l'Etat.

• • •

Soit :

- un ménage de 4 personnes, résidant depuis la date d'achat de la maison en 1955 ; le chef de famille, géomètre retraité, actuellement agent d'affaires, fils de médecin, a vécu longuement dans la province betsimisaraka avant d'être locataire puis propriétaire à Tananarive.
- un instituteur retraité, fils et petit fils de cultivateur, et sa femme, maîtresse de couture traitée, sans enfants, habitent leur maison achetée en 1950 depuis cette date. Le couple loue une partie de la maison : une pièce au rez-de-chaussée pour 2.500 F par mois à un coiffeur qui en fait son atelier, une pièce-cuisine à l'étage à un journaliste marié et père d'un fils, pour 1.500 F depuis 1958.
- un ancien commerçant, Hova, célibataire de 73 ans, ayant résidé à Ambohimahasoa, propriétaire d'une villa depuis 1966, en possède une autre louée à 70.000 F à des Européens dans le quartier voisin d'Ampasamadinika. Cet achat récent a été permis par la vente d'une autre villa située à Isoraka également. Hova Tsimiamboholahy, originaire d'Isoraka et de Sabotsy-Namehana, ses parents avaient déjà habité le quartier.

Ces trois ménages partie du fokon'olona.

Les ménages héritiers sont de souche installée depuis plus ou moins longtemps dans le quartier. Deux d'entre eux hébergent gratuitement des parents, un des amis.

• • •

- un ancien militaire de l'armée française, Indien, a épousé une héritière Hova de Mahitsy, dont le père et le grand-père sont nés à Isoraka. La maison a été agrandie en 1909. Dans la même maison logent deux autres héritiers et leurs familles .
- depuis 1946, réside un ancien comptable de la Compagnie Coloniale, sa femme et une nièce de celle-ci, divorcée, sans profession et mère de 4 enfants, complètement à la charge du chef de ménage.
- un commerçant chinois, dont le père vient de Canton, a épousé une Hova Tsimbamboholahy, dont la famille est installée depuis plus d'un siècle dans la maison héritée. Le couple a 6 enfants. Le frère de la femme, autre héritier, occupe les deux pièces de l'étage, tandis que sa famille à elle occupe les deux pièces du rez-de-chaussée.
- une marchande de bois a hérité ainsi que ses deux soeurs d'une vieille maison en terre battue, sans eau. Elle est née là, en 1913, tout comme son père. Mariée à un instituteur en retraite de 75 ans, mère de 8 enfants, dont 6 résidents, elle verse en compensation 1.00 F par trimestre à ses deux soeurs, depuis 1950, date de la retraite de son mari et de leur installation.
- depuis 10 ans, un secrétaire-comptable de l'Intendance militaire de Fiadanana, fils d'un chef de bureau de la gare de Tananarive, vit dans une maison, héritée de ses parents, construite en 1927. Avant cet héritage, il était locataire à Ankadifotsy. Avec lui, sa femme et leur fille, leur gendre et leurs trois petits enfants, logés gratuitement dans une pièce du rez-de-chaussée.
- la femme d'un employé de banque, fille d'un employé d'imprimerie et petite fille d'un boucher, leurs quatre enfants, résident depuis 1949, une maison héritée des parents de la femme, achetée en 1942. Le ménage habitait

• • •

auparavant Ambatolampy, Tamatave et enfin Périnet. La soeur de la femme, non héritière de cette maison, est hébergée gratuitement dans deux pièces au rez-de-chaussée avec son mari et leur fils.

- un frère et une soeur héritent de leur mère d'une maison construite en 1950-1956, sans eau. Ils occupent avec leurs familles 2 pièces chacun de la maison, la soeur mariée à un tailleur et mère de 7 enfants, le frère, célibataire de 38 ans, élève une nièce orpheline.
- un écrivain-interprète à la gare de Soarano a épousé une institutrice du Collège Catholique Sainte-Famille, Hova-Tsimahafotsy, héritant de son arrière-grand-mère. La femme, fille de secrétaire de mairie, petite fille de géomètre, a 36 ans. Le ménage réside là depuis 15 ans, date de leur mariage. Ils ont maintenant 3 enfants.
- au rez-de-chaussée, un ménage de 4 personnes, dispose gratuitement d'une pièce sans être héritier. Le chef de ménage est un tailleur qui loue un atelier dans le quartier, sa famille et lui étaient avant 1947, locataires à Anatihazo.
- la veuve d'un médecin et ses 8 enfants, logent chez son père, un ancien lapidaire et chez son frère, lapidaire lui aussi. Les trois ménages se composent en tout de 22 personnes. Il s'agit d'une famille Andriamasinavalona d'Anosy-Avaratra et d'Ambohidratrimo, installée dans le quartier depuis 1904.
- loge dans la maison de son père encore vivant, sans être locataire, un caissier de Station Service Caltex, sa femme et leurs 4 enfants. Le propriétaire, commis principal de Travaux Publics en retraite, réside à Besarety.

• • •

Deux de ces ménages ne sont pas membres du fokon'olona : un de famille installée depuis près d'un siècle, l'a été, mais l'a quitté car les cotisations, à l'occasion de chaque décès, sont trop fréquentes, l'autre installé depuis 1947, se prépare à y entrer.

Parmi les non-propriétaires résidents depuis plus 10 ans et depuis moins de 20 ans, nous trouvons :

- une veuve de médecin d'Etat, tué pendant le soulèvement de 1947, et ses 8 enfants, logés par l'administration française avant l'Indépendance, et logés actuellement par l'Administration malgache, cela depuis 16 ans.
- 2 ménages locataires de parents :
 - L'un et ses 5 enfants loue 10.000 F par mois une maison entière appartenant aux parents de sa femme décédée. Le chef de ménage, ancien locataire à Ankadifotsy, à Isoraka depuis 16 ans, est secrétaire comptable de l'armée de l'air d'Ivato ;
 - l'autre, composé de 8 personnes, loue 7.500 F deux pièces aux parents de la mère de famille. Le ménage était auparavant locataire à Ambatonakanga. Il vit à Isoraka depuis 16 ans ; le chef de ménage est secrétaire-comptable.

Nous avons enfin quatre autres ménages locataires :

- un ménage de 8 personnes, chef de ménage comptable autrefois résident à Antsirabe loue deux pièces et une cuisine pour 3.500 F.
- un ménage de quatre personnes, résidant auparavant à Ambohimahasoa, loue 4.000 F deux pièces. Le chef de famille est administrateur civil au Ministère des Finances, sa femme et lui sont Betsileo.

...

- un ménage de 6 personnes, anciennement locataire à Isotry loue une pièce et une cuisine 1.750 F par mois, sans eau. Le chef de ménage est agent technique au Service Topographique, Andriana qui possède une maison sur sa terre ancestrale.

- un rédacteur d'imprimerie, célibataire de 75 ans, résidant autrefois à Majunga, loue deux pièces pour 4.000 F. Installé dans le quartier depuis 16 ans, il vit là avec un petit neveu et une bonne, élevé par sa mère.

Deux de ces ménages ne sont pas membres du fokon'olona, non parce qu'ils ne désirent pas en faire partie mais parce que le fokon'-olona ne les a pas contactés, ils habitent tous deux dans la partie européenne du quartier.

5°) RESIDENTS PLUS DE VINGT ANS

Le dernier paragraphe, concernant les ménages propriétaires et locataires résidant depuis plus de 20 ans, nous donne des renseignements précieux sur le passé de la population d'Isoraka.

Nous pouvons distinguer les propriétés postérieures à la conquête française et celles qui lui sont antérieures, appartenant toutes à des Hova.

Nous comptons en effet 10 ménages héritiers résidants depuis plus de 20 ans dans le quartier, à savoir 6 Tsimiamboholahy de Namehana (descendance féminine dans tous les cas), 2 Tsimiamboholahy d'Ambohimangakely, un Hova du district ancien du Vakinisisaony, un Tsimahafotsy d'Ambohimanga. Ils habitent tous des maisons dont la construction remonte aux années 1880, certaines ont été ré-aménagées, d'autres sont restées telles quelles, avec leur toit de tuiles et leurs murs de terre battue. L'électricité mais non l'eau a été introduite partout.

• • •

Nous distinguons par ailleurs deux propriétaires-acheteurs Hova (achats en 1942 par un sous-gouverneur qui l'a laissé en héritage à une fille célibataire, institutrice au Collège Protestant Rasalama, et à un fils comptable, marié et père d'un enfant. Achat en 1954 d'un écrivain-interprète qui l'a laissé à sa veuve, sans enfant, mais qui élève deux neveux, le rez-de-chaussée étant loué à un ménage de 8 personnes, 7.000 F par mois.

- un constructeur Hova d'une maison en 1934. Le propriétaire possède en tout quatre maisons dans le quartier.
- Enfin trois ménages Andriana occupent deux maisons, une construite en 1904, l'autre en 1926.

Tous sont membres du fokon'olona.

Parmi les locataires, résidant depuis plus de 20 ans dans le quartier, nous trouvons enfin :

- un ménage Andriana d'Ambohimalaza, composé d'un comptable, de sa femme, d'un de leurs enfants et d'un domestique. Le ménage possède une maison dans le village ancestral.
- une femme de chambre betsileo, épouse d'un écrivain-interprète Maintry d'Isotry Ranomadio, trois enfants. Le ménage loue une pièce sans eau ni électricité 1750 F par mois.
- un journalier du Service de l'Agriculture, sa femme et leurs quatre enfants, louent, depuis 50 ans, une pièce valant actuellement 1.300 F par mois, sans eau ni électricité. Le chef de ménage est un Maintry d'Isotry, sa femme comme la mère et la grand-mère de celle-ci sont nées à Isoraka (toutes de père inconnu), descendantes d'esclaves de Hova de Mahitsy.

...

- depuis 21 ans, un ménage de cinq personnes, loue une pièce et une cuisine, sans eau ni électricité, 1200 F par mois. Le chef de ménage comme sa femme sont des Maintry d'Isotry-Ranomadio.

Ces trois derniers ménages habitent deux maisons voisines les unes des autres ; les quatre ménages sont membres du fokon' olona.

B. Conclusions

Cette énumération fastidieuse nous permet néanmoins de dégager des indications relatives

- 1 - à l'origine sociale et géographique de la population - à l'adhésion ou au refus de faire partie du fokon' olona (voir tableau)
- 2 - aux conditions de location et de propriété
- 3 - aux catégories socio-professionnelles des travailleurs du quartier, de leurs parents - et de poser la question de l'avenir des enfants.

1) 109 ménages ont répondu de façon complète à nos demandes d'information concernant leur logement : conditions d'habitat, logement antérieur, date de résidence, etc... Les raisons invoquées du choix du quartier sont toutes les mêmes : on apprécie à Isoraka le calme tout relatif depuis quelques années pourtant - la situation centrale dans la ville - beaucoup invoquent des raisons personnelles et familiales : héritage, achat. L'intégration ou la non-intégration au fokon'olona nous permet par la suite d'en suivre les conséquences sur le mode d'insertion sociale, analysée ultérieurement.

...

1) Résidence antérieure

	Quartier	Ville	Province	Etranger	Campagne	Total
moins de 2 ans	19	4	8	2	5	19
2 - 5ans	22	4	12	4	2	22
5-10 ans	23	5	12	1	France-Réu- nion-Djibou- ti 3	23
10-20 ans	26	6	14	6		26
plus de 20 ans	19	10	5		4	19
TOTAL	109	29	51	13	3	109
	80	= 73,40%	11,92%	2,76 %	11,92%	100 %

Nous pouvons en dégager que :

- 1) Isoraka, contrairement aux quartiers plus peuplés de la ville, est loin d'être un lieu d'immigration ;
- 2) que cette immigration, commencée peu après l'Indépendance, connaît son plus fort pourcentage depuis moins de 2 ans, et aussi il y a plus de 20 ans ;

...

- 3) que la province, depuis 10 ans, fournit d'autres habitants au quartier, cadres supérieurs et moyens - à la différence d'autres quartiers qui recueillent des semi-prolétaires. Les gens venus des provinces, il y a 10 et 20 ans, sont des Merina, maintenant âgés, qui y travaillaient ;
 - 4) provinces et campagnes ont fourni depuis 10 ans 26 ménages résidents, soit 24,84 % des ménages du quartier ;
 - 5) nous trouvons un fort pourcentage de Malgaches aisés ayant habité l'étranger.

2) La location

	LOCATAIRES			PROPRIETAIRES		GRAT	TOTAL	FO - KON - OLONA
	Partic.	Parents	Estat	Acheteur	Héritier	Parent		
- 2 ans	12	-	1	1	3	2	19	13
2-5 ans	6	2	4	7	2	1	22	17
5-10 ans	7	-	-	4	6	6	23	22
10-20 ans	4	2	1	3	11	3	24	20
+ de 20ans	4	-	-	6	10	-	20	20
Total	33	4	6	21	32	12	108	92
	43	=	39,8 %					

- La grande majorité des habitants est intégrée au fokon'-olona, pour peu qu'elle ait résidé dans le quartier depuis plus de 2 ans ;
- les propriétaires sont majoritaires, et parmi ceux-ci les propriétaires héritiers. Nous avons depuis 10 ans une forte proportion de propriétaires acheteurs, l'Indépendance s'étant accompagnée à Tananarive d'un fort investissement immobilier.
- Les 6 non-propriétaires logés par l'Etat sont tous des cadres supérieurs.

En ce qui concerne les locations, nous notons seulement que les loyers, lorsqu'ils s'appliquent à des maisons quasi-communautaires, varient peu entre eux. La pièce revient à près de 3.000 F par mois si le logement est pourvu d'eau et d'électricité, à 1.500 F s'il n'en dispose pas, chiffres inférieurs à ceux relevés par échantillonnage à Tananarive par l'Institut National de la Statistique et de la Recherche Economique, en milieu urbain malgache (1.800 pour une pièce, 3.400 pour 2 pièces), chiffre évidemment moyen.

Pour ce qui est de maisons isolées, possédant confort et jardin, quelquefois un garage, les prix ne diffèrent pas non plus de ceux en vigueur dans les autres quartiers non populeux de la ville. A Isoraka d'ailleurs, rares sont les Malgaches locataires d'une maison entière ; s'ils le sont c'est qu'ils sont fonctionnaires, logés par l'Administration. Les loyers que nous avons relevés sont extrêmement faibles q'ils sont comparés à ceux trouvés pour les maisons occupées par des Européens ou Américains, variant entre 25.000 et 100.000 F véritable aubaine pour les propriétaires surtout depuis l'afflux d'étrangers venus après l'Indépendance. Les locataires malgaches choisissent leur quartier non seulement en fonction de leurs revenus et des possibilités locatives, mais aussi le point aurait dû être vérifié - parce qu'ils ont des parents dans le quartier ou dans la maison choisie.

...

Le nombre de ménages logeant gratuitement chez des parents nous n'avons trouvé qu'un ménage ami des propriétaires - peut surprendre. Il faut faire la part ici des arrangements à l'amiable, faits pour éviter au propriétaire une imposition plus importante. Le ménage hébergé en réalité règle les factures d'eau, d'électricité, peut financer les réparations ou une partie des impôts annuels. Le ménage parent logé gratuitement ne l'est que verbalement. Tel ménage, habitant une pièce-cuisine, déclare ne pas payer de loyer, mais participer aux réparations, or la somme mensuelle de 3.000 francs réservée à ces réparations équivaut à la location du logement occupé, le parent charitable est loin d'être désintéressé, même s'il a déclaré héberger ses parents au nom du fiavabanana.

3) Aspirations

Nous avons demandé à ces 120 ménages quel était l'achat important qu'ils désiraient faire en priorité s'ils en avaient la possibilité. Les 116 réponses obtenues sont déterminées par les possibilités présentes et futures des ménages interrogés, par leur situation de propriétaires ou de locataires, par leur âge, par le nombre de leurs enfants, par leur état de famille (mariés, célibataires, veufs et veuves). Elles montrent surtout l'importance accordée à la propriété d'une maison.

Ne pensent pas à l'achat de quoi que ce soit, mais à faire des économies pour leurs vieux jours et pour parer aux maladies éventuelles :

- un propriétaire-acheteur de 2 maisons, de 73 ans, sans enfants.
- un ménage héritier aux 9 enfants déjà grands.
- un ménage locataire de onze personnes ;
- deux ménages Mainty, un logé gratuitement, l'autre locataire, l'un et l'autre disposant de revenus à peine suffisant pour assurer leur nourriture quotidienne ;

- un ménage héritier âgé de plus de 60 ans.

Désirent pouvoir s'acheter des vêtements (nous avions précisé qu'il s'agissait d'un achat important) :

- une veuve de plus de 60 ans, propriétaire ;
- une veuve logée chez ses enfants ;
- une femme célibataire de 42 ans ;
- un ménage dont le chef est garçon de table, disposant de revenus insuffisante.

Les trois premiers cas ne doivent pas faire conclure à une conquetterie de femmes esseulées, mais sont le fait d'une part de personnes qui n'ont pas ou n'ont plus de responsabilités familiales (enfants déjà grands ou absence de postérité) d'autre part ne disposant que de revenus très limités.

- deux femmes seules catholiques désirent avoir un peu plus d'économies pour se permettre d'accomplir leurs devoirs religieux ;
- un célibataire de 75 ans désire avoir des économies pour pouvoir acheter des livres et des jouets à ses petits neveux ;
- un ménage déclare ne plus savoir que désirer puisqu'il possède maison et voiture ;
- un ménage héritier, âgé de plus de 70 ans, ne sait que désirer ;
- un ménage de 40 ans, sans enfants également ;
- un jeune ménage locataire déclare n'avoir pas encore pensé à un achat important ;
- une femme de chambre Betsileo, mariée à un Mainity, écrivain interprète retraité, n'a pas les moyens de désirer quoi que ce soit ;
- un propriétaire de 4 maisons, dont 3 hypothéquées, ne désire rien, il paie 147.000 F annuels d'impôts sur le revenu et trouve la propriété pesante.

• • •

5 ménages donnent la priorité à l'éducation de leurs enfants ; à l'exception d'un ménage propriétaire (6 enfants) ils n'ont pas les moyens de penser à un quelconque achat important, et préfèrent donner éducation et métier à leurs enfants. Soit donc :

- ce ménage propriétaire déjà évoqué
- une héritière de 2 pièces, veuve, sans profession, vivant d'une pension de l'Etat, mère de 6 enfants ;
- un ménage héritier à revenus irréguliers (le chef de ménage est peintre) ayant 9 enfants, dont 2 travaillent et aident à l'éducation de leurs cadets ;
- une femme divorcée, sans profession, mère de 4 enfants, prise en charge par un oncle maternel ;
- une veuve de barman, locataire, sans profession, mère de 13 enfants.

Désirent embellir, voire agrandir leurs maisons, s'acheter des meubles :

- 9 ménages héritiers ayant tout au moins de 45 ans ;
- 2 ménages propriétaires ;
- 4 locataires qui ne peuvent actuellement se permettre l'achat d'une maison ;
- une femme de 38 ans, célibataire, élevant des neveux ;
- un ménage logé par l'Administration, la femme désirant par ailleurs s'acheter des bijoux.

• • •

Désirent s'acheter une voiture :

- un ménage héritier de deux pièces ;
- le chef de famille d'un ménage locataire, la femme préférant acheter d'abord une maison.

Ce nombre extrêmement faible de ménages désirant acheter une voiture surprend lorsqu'on sait le nombre impressionnant de voitures qui se vendent à Tananarive, tableau qui fait conclure à une soif intense de consommation de prestige et de concurrence ; nous ne pouvons qu'essayer de conclure soit à l'insincérité de notre population, soit à une caractéristique du quartier. Les ménages malgaches aisés d'~~Isoraka~~-cadres de la Fonction Publique, propriétaire jeune, ménages moyens où le chef de ménage comme sa femme travaillent, possèdent une voiture, et n'en envisagent donc plus l'achat ou alors cet achat n'est pas considéré comme réellement important. Les autres ménages (nous avons vu la très forte proportion de ménages faisant partie de ce que l'on pourrait appeler la classe moyenne de Tananarive) restent peu sensibles à la possession d'une voiture, ayant d'ailleurs de nombreux enfants ils préfèrent celle d'une maison, les autres enfin sont trop préoccupés par des problèmes d'alimentation quotidiens pour y penser.

Désirent, dans la limite de leurs possibilités, acheter une maison :

- 14 locataires, dont un a commencé à en construire une ;
- 3 ménages logés gratuitement ;
- 3 propriétaires (2 pour la louer, un parce qu'il a 9 enfants)
- 2 ménages logés par l'Administration ;
- 16 héritiers (7 parce que l'héritage, collectif, ne peut les abriter décentement, 8 parce que leurs enfants sont nombreux - minimum 5 - maximum 10 - 3 pour la louer, un possède déjà le terrain de construction).

• • •

Désirent l'achat d'un terrain à Tananarive, terrain d'abord, maison ensuite :

- 2 héritiers collectifs de moins de 30 ans ;
- un ménage héritier de 10 personnes ;
- une veuve logée par l'Etat, mère de 9 enfants ;
- un locataire de 57 ans, père de 6 enfants ;
- un locataire veuf, père de 5 enfants, locataire de ses beaux-parents ;
- 5 ménages locataires âgés de 25 à 32 ans.

Désirent une maison de campagne (tanin-drazana) :

- 2 locataires mainty venant de la campagne ;
- 4 locataires - de 53 à 70 ans - dont une veuve et une divorcée ;
- un locataire de moins de 40 ans ;
- 2 héritiers âgés de plus de 50 ans ;
- un retraité logé gratuitement ;
- un ménage propriétaire.

Désirent s'adonner à l'agriculture et à l'élevage dans la campagne ancestrale :

- un couple propriétaire de 71 et 61 ans qui veulent s'occuper aussi de petit commerce à la campagne ;
- un couple propriétaire de 60 et 56 ans ;
- 2 ménages locataires (un cuisinier, une femme de chambre - mainty) ;
- un retraité héritier désire le faire avec des machines agricoles ;
- un ménage de 13 personnes, originaires de la campagne.

• • •

Le nombre de personnes âgées désirant vivre et finir leurs jours à la campagne n'a rien de surprenant ; campagne en milieu urbain signifie souvent retraite, surtout pour ceux qui ont hérité de terres, d'une maison à la campagne ; cela signifie aussi un paysage calme, habituel (on se rend souvent au tanin-drazana, revoir les parents campagnards, les héritages laissés au soin des métayers et que l'on espère pouvoir un jour faire fructifier soi-même), et pour les personnes âgées, proche du tombeau, lieu où est réunie la longue lignée des ancêtres. On ne peut de plus espérer de plus vivre à la campagne qu'une fois les enfants déjà grands, ayant fini leurs études et travaillant. Le cas de ménages jeunes est quasi-exceptionnel, sauf s'ils possèdent des moyens personnels de locomotion pour rejoindre bureau et écoles à Tananarive. Les Mainty, même s'ils n'ont pas hérité précisément de terres à la campagne espèrent pouvoir un jour s'en acheter. Leur arrivée dans les villages, comme celles aussi de citadins des autres castes, provoque toujours chez les habitants un désarroi, à eux-mêmes il faut un grand effort pour revenir à la culture, et au dénuement matériel des ruraux ; ce sont eux, le plus souvent qui introduisent dans les villages des objets nouveaux, prestigieux, tels que transistors, bicyclettes... Pour les villageois, ils restent des "avy any Antananarivo", des gens de la ville.

Enfin, un ménage Vezo logé par l'Administration désire l'achat d'une maison à Tuléar, un ménage locataire Betsileo en priorité une maison à Tananarive, en second lieu à Fandriana, trait nouveau si l'on sait qu'il y a quelques années l'on jugeait préférable de construire d'abord dans sa ville plutôt qu'à Tananarive. Tananarive commence à être ressentie véritablement comme la capitale de la nation et peut-être les sentiments d'appartenance à telle ou telle province s'estompent-ils ; de toute façon la valeur des loyers n'est nulle part ailleurs plus élevée que dans la capitale.

...

4) La propriété immobilière

La propriété d'une maison, héritée ou achetée, est le rêve caressé par tous : si l'on désire autre chose, c'est que momentanément ou définitivement l'on ne peut pas y penser. Elle n'est pas - à l'exception de cas extrêmes, loin d'être rares à Tananarive - significative de ménages particulièrement riches ; elle n'est néanmoins possible qu'à partir d'un niveau de revenus moyennement élevés ; c'est ainsi qu'il n'y a pas de propriétaires Mainty résidant dans le quartier - la liste des propriétaires non résidents ne nous permet évidemment pas de distinguer la caste d'origine des uns et des autres - les éléments de comparaison nous manquent pour savoir s'il est d'autres quartiers où cet état de choses est corrigé, et quels sont ces quartiers, s'ils existent. Nous trouvons de plus en plus de cas isolés de jeunes Mainty instruits, occupant des fonctions non subalternes dans les divers services de l'Etat, jeunes héritant d'une situation paternelle un peu moins défavorable que celles qui sont le lot de la majorité des Mainty du pays (journaliers, plantons, ruraux pauvres, domestiques) ; et qui, aidés par leurs familles, par la conjoncture politique et à force de volonté personnelle ont réussi à accéder à des situations plus privilégiées.

Tout le monde aspire donc à être un jour ou l'autre propriétaire. La maison sera plus ou moins belle, plus ou moins confortable, ceux qui peuvent se permettre d'y penser feront les sacrifices nécessaires pour parvenir à leur but, en faisant des économies, en spéculant sur des terrains achetés puis revendus, en vendant à des parents (ceci pour que l'héritage ne sorte pas de la famille) des terrains hérités à la campagne. La maison, autrefois désirée pour abriter la postérité vivante d'un patriarche, tout comme le tombeau après la mort (*velona iray trano, maty iray fasana* : vivants nous habitons la même demeure, morts, un même tombeau nous abrite) - tombeau qu'elle supplante actuel-

lement peu à peu dans l'ordre des urgences, ce qui laisse supposer une plus grande préoccupation des enfants, source vivante de la nation (*loharanom-pirenena*), au détriment du passé. - La maison donc, source de prestige familial selon sa taille et celle de la famille qu'elle abrite, perd de plus en plus de cette fonction ou plutôt, toujours destinée à la postérité, elle pourvoit à ses besoins d'une autre manière (elle groupe - et ceci est surtout valable à Isoraka pour la maison héritée - toujours des familles nombreuses, trop nombreuses puisque l'héritage est collectif). De plus en plus, d'abri communautaire elle devient une source de revenus (l'idéal étant une maison suffisamment belle et confortable pour être louée à des Vazaha). A Isoraka, elle cumule fréquemment ces deux rôles : servant d'appoint chez les ménages âgés, elle est destinée avant tout, et provisoirement, à la location chez les plus jeunes. La maison est destinée avant tout - comme autrefois - aux enfants, avec cette nuance qu'elle aide les enfants à s'instruire au lieu de consacrer un vieillard. Les loyers aideront à l'entretien des jeunes encore sous la tutelle paternelle, à l'accomplissement de leur scolarité. Les couples propriétaires de moins de 50 ans habiteront dans deux pièces louées et donneront en location leur propriété héritée ou achetée. La différence positive s'ajoute aux revenus des chefs de ménage. Les parents par ailleurs, inquiets de leur avenir (la maison peut subvenir à leurs besoins pendant leur vieillesse) comme de celui de leurs enfants, font là un placement sûr (*vola mipetraka*) : que leurs enfants réussissent ou non à trouver des moyens d'existence, la maison restera là : abri ou source de revenus ou les deux à la fois. C'est dans la maison que l'on abrite sa tête (*hisitrihan'ny loha*), que l'on finit ses jours (*hiafarana*), elle est un héritage créateur d'héritage (*lova mitera-dova*).

II - PROFESSIONS ET ASCENSION SOCIALE

1°) Physionomie des professions exercées dans le quartier :

Nous avons adopté ici une classification grossière en 3 catégories, soit : cadres supérieurs, cadres majeurs et cadres subalternes, ceci pour des raisons de commodité, bien que le terme "cadres subalternes" soit fondamentalement inexact.

Fonctionnaires Actifs

Supérieurs

Hommes

un ministre - 3 directeurs de cabinet -
un inspecteur d'état adjoint - deux administrateurs civils - un avocat à la cour d'appel.

Moyens

Hommes

un assistant judiciaire - un assistant d'administration - deux adjoints d'administration - 2 adjoints techniques - un instituteur - 6 secrétaires-comptables - un préparateur à l'Institut d'Hygiène Social.

Femmes

une assistante sociale - une institutrice - une étudiante à l'Ecole Normale - une employée d'administration.

• • •

SubalternesHommes

un téléphoniste - un employé - un journalier.

Fonctionnaires retraitésHommes

un chef de contrôle des Douanes à Djibouti -
un sergent chef de l'Armée Française.

Femme

une maîtresse de couture retraitée.

Employé du secteur privé ou travaillant pour leur compte - ActifsSupérieursHommes

un chef comptable - 2 gérants de magasins - un chef de service - 2 commerçants (un chinois et un malgache) - un industriel du tabac - un agent technique.

Femmes

une architecte - une secrétaire de direction - une confectionneuse de vêtements.

• • •

MoyensHommes

2 agents techniques - 2 agents d'affaires - un représentant de commerce - 8 secrétaires-comptables - 6 employés de commerce - un artiste - peintre - un lapidaire - un ouvrier ébéniste - un correcteur d'imprimerie - un petit commerçant - un chauffeur-propriétaire de taxi - 2 instituteurs Mission Protestante - 2 rédacteurs - 2 coiffeurs - 2 tailleurs - un chauffeur - 2 dessinateurs - un monteur-régleur frigoriste.

Femmes

une brocanteuse - 6 employées de commerce - une petite commerçante - 26 couturières non patentées.

SubalternesHommes

un cultivateur - un chauffeur de taxi - un corrier - un cuisinier - un sacristain - un gardien de nuit - 2 garçons de table - un barman - un planton.

Femmes

2 femmes de chambre - une laveuse de linge - une marchande de manioc.

Retraités et assimilésHommes

un lapidaire - un directeur d'école privée - quatre propriétaires - un contremaître - 2 instituteurs.

On ne compte qu'un seul chef de ménage chômeur, ancien travailleur, cherchant du travail.

• • •

Nous comptons donc 125 personnes actives, dont 80 hommes (25 fonctionnaires et 55 du secteur privé) et 45 femmes (4 fonctionnaires et 41 du secteur privé), 12 personnes retraitées ou assimilées, c'est-à-dire qui ont, à cause de leur âge avancé, cessé d'exercer leur profession antérieure, dont 11 hommes (2 fonctionnaires et 9 du secteur privé) et une femme, ancienne fonctionnaire.

A ces travailleurs responsables de famille s'ajoutent 16 autres travailleurs, membres des ménages, enfants ou frères des chefs de ménage et vivant autour de leur foyer, soit :

- 4 dessinateurs privés
- 4 employés de commerce
- un médecin
- 6 secrétaires-comptables privés
- un journaliste de l'Etat;

et par ailleurs 4 garçons en âge de travailler, sans qualification spéciale et recherchent un travail à leur mesure.

Le nombre de femmes qui travaillent ne doit pas faire illusion, il est considérablement grossi par les 26 couturières ; la couture, ici, ne constituant pas un métier mais un appoint minime et occasionnel ; la majorité des femmes couturières coud en réalité pour la famille (raccordages, vêtements pour les enfants, etc....).

En fait, nous avons 99 travailleurs chefs de ménage et 16 non chefs de ménage soit :

...

	Secteur public		Secteur privé		Total	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes		
<u>Supérieurs</u>	9	0	8	3	20	
<u>Moyens</u>	15	4	47	12	78	
<u>Subalternes</u>	3	0	10	4	17	
<u>Total</u>	27	4	65	19	115	
<u>Totaux</u>		31		84		

soit donc 31 salariés du secteur public = 27%

84 salariés du secteur privé = 73%

soit encore : 23 femmes = 20%
92 hommes = 80%

soit encore : 20 cadres = 17,25%
78 moyens = 67,75%
17 subalternes = 15%

Le quartier, s'il est en majorité composé de cadres moyens, comprend néanmoins un très fort pourcentage de cadres supérieurs, ceux-ci attirés pour la plupart par la position centrale du quartier dans la ville, son calme (tout relatif actuellement, s'il a été autrefois réel), la proximité d'Européens, garantie de propreté. Ce fort pourcentage de cadres moyens à quoi s'ajoute le nombre élevé de propriétaires résidents qualifie assez exactement la physionomie du quartier.

2°) Profession des ascendants

Si nous nous référons par ailleurs à la physionomie des professions exercées par les parents et les grands-parents des chefs de ménage, nous pouvons avoir une idée assez précise des transformations éprouvées par les familles étudiées.

Cette population travaillant pour la plupart dans le secteur public et en constituant des cadres moyens, a des sources rurales encore très proches. C'est ainsi que parmi les grands-parents paternels des 12 ménages de 20 à 29 ans, -nés donc vers 1906 - nous comptons :

- 6 cultivateurs
- 3 commerçants
- un petit fonctionnaire
- 2 inconnus (de profession comme de filiation).

Parmi les parents des ménages de cet âge, nous comptons 3 cultivateurs (un Betsileo et 2 Mainty).

Pour les 28 ménages de 30 à 39 ans, les grands-parents - nés entre 1886 et 1896, ayant 40 ans vers 1926-1936 - comprennent :

- 19 travailleurs indépendants, c'est-à-dire :
 - 14 cultivateurs
 - un exploitant minier
 - un artisan
 - 3 commerçants
- 3 travailleurs - religieux
 - 2 pasteurs
 - un catéchiste
- 5 salariés de l'Administration coloniale
 - un militaire
 - un médecin
 - 3 petits fonctionnaires
- Un inconnu.

...

Il y a 7 cultivateurs-éleveurs parmi leurs parents.

Nous trouvons 4 cultivateurs parmi les parents des 34 ménages âgés de 40 à 49 ans, 17 parmi leurs grands-parents (nés vers 1876-1886 et âgés de 40 ans vers 1916-1926), chiffre qui semble indiquer que c'est la génération de ces parents qui a le plus contribué au peuplement de la ville au détriment de la campagne, phénomène qui a dû se produire avec la création d'emplois et d'écoles à Tananarive.

- 18 cultivateurs donc
- un guérisseur-circonciseur (rain-jaza)
- 5 commerçants
- 3 artisans (tailleur, charpentier, fabricant de linceul)
- 4 religieux (2 pasteurs, un évangéliste, un instituteur des missions)
- 2 fonctionnaires royaux : - un commandy
 - un inspecteur d'enseignement de la famille de Rainilaia-rivony, devenu gouverneur avec l'Administration coloniale.
- un inconnu.

Les 29 ménages de 50 -59 ans ont eu 13 parents cultivateurs-éleveurs. Parmi leurs grands-parents, nés vers 1866-1876, nous trouvons :

- 19 cultivateurs, hova et andriana comme Mainity
 - un usurier hova
 - 3 commerçants hova
 - un ministre (Razanakombana) andriana
 - un seigneur de village, tompomenakely andriana
 - un 11 (onze) Honneurs hova Tsimiamboholahy
 - un Chinois de canton venu à Madagascar
 - un naufragé indien
 - un pasteur hova.
- • •

Soit 2 étrangers

- un religieux fondateur de temple
- 3 fonctionnaires royaux
- 23 travailleurs indépendants

Enfin, nous trouvons 8 cultivateurs parmi les parents des 17 chefs de ménage de plus de 60 ans, nés donc vers 1856 -

- 12 cultivateurs hova et andriana
- un sakazam-bohitra hova
- un fabricant de canon hova d'Illafy
- un commerçant
- un maçon hova Tsimiamboholahy, employé des missions protestantes
- un pasteur fondateur de temple, andriana

3°) La scolarisation

86 foyers seulement ont des enfants scolarisés. Total de la population scolarisée : 278 - aussi bien féminine que masculine - il n'y a pas de prépondérance masculine, soit :

- 42 enfants de cadres supérieurs
- 206 enfants de cadres moyens
- 30 enfants de cadres subalternes.

Soit encore :

- 85 enfants dans les écoles primaires publiques ;
- 32 enfants dans les écoles primaires privées non confessionnelles ;
- 39 enfants dans les écoles primaires catholiques
- 8 enfants dans les écoles primaires protestantes

• • •

- 68 dans les écoles secondaires publiques
- 16 dans les écoles secondaires privées non confessionnelles
- 25 dans les écoles secondaires catholiques
- 5 dans les écoles secondaires protestantes.

Soit encore :

- dans les écoles publiques = 55%
- dans les écoles privées = 45%
 - { catholiques = 23%
 - { privées = 17,2%
 - { protestantes= 4,8%

TABLEAU DE LA SCOLARISATION SELON L'APPARTENANCE
DES PARENTS AUX TROIS CADRES INDIQUES

PARENTS	ECOLES PRIMAIRES				ECOLES SECONDAIRES				TOTAL
	Publiques	Privées Laïques	Catholiques	Protestantes	Publiques	Privées Laïques	Catholiques	Protestantes	
Supérieurs	18 = 42,9%	5 (dont 2 en jardins d'enf)	6 = 14,3%	0 = 0%	12 = 28,6%	0 = 0%	1 = 2,3%	0 = 0%	42
Moyens	65 = 31,5%	24 = 11,5%	17 = 8,5%	4 = 2%	56 = 27%	15 = 7,3%	20 = 9,7%	5 = 2,5%	206
Subalternes	2 = 6,6%	3 = 10%	16 = 53,4%	4 = 13,3%	0 = 0%	1 = 3,3%	4 = 13,3%	0 = 0%	30

- 1°) - à l'exception des enfants du commerçant chinois (2 dans le primaire privé laïc), aucun enfant de cadres supérieurs dans le privé non confessionnel. 71,5% des enfants de cette catégorie sont scolarisés dans les écoles publiques.
- 2°) - 58,5% des enfants de cadres moyens fréquentent des écoles publiques.
- 3°) - 6,6% des enfants de cadres subalternes fréquentent des écoles publiques et 66,7% des écoles catholiques.

A ces chiffres s'ajoutent ceux de la population étudiante soit :

- 7 étudiants (6 étudiants et une étudiante : 2 à la Faculté des Sciences, 4 à la Faculté de Droit, un à l'Ecole Supérieure Agronomique).

Ces 7 étudiants sont enfants de cadres moyens. L'on dit très souvent que les Facultés ne dispensent leur enseignement qu'aux enfants des cadres supérieurs : si ceci était particulièrement fondé pour la période coloniale, où les études supérieures se faisaient en France, et que rares étaient les boursiers non "appuyés", nous assistons actuellement à une entrée des enfants de cadres moyens-supérieurs dans les Facultés de Tananarive.

Nous avons également recensé dans les familles étudiées 7 étudiants résidant en Europe, enfants de - un cadre supérieur

- 5 de cadres moyens
- un de cadre subalterne.

L'âge scolaire débute vers 6-7 ans pour les enfants de cadres moyens, plus tard pour ceux des cadres subalternes pour s'arrêter beaucoup plus tôt (le problème est dans ses grandes lignes identiques à celui des ruraux, aggravé par le fait que les enfants n'ont pas la possibilité de devenir cultivateurs), 3-4 ans pour les enfants de cadres supérieurs envoyés avant la maternelle dans les jardins d'enfants, payant évidemment, où ils fréquentent très tôt des enfants d'Européens et de Malgaches "évolués" et où par conséquent ils se préparent à une scolarité sans heurts, possédant dès leur plus jeune âge la langue d'enseignement, mieux suie par la suite d'ailleurs que leur langue maternelle.

Le privé regroupe 45% des enfants scolarisés, ce qui s'explique par le nombre insuffisant de maîtres et d'établissements publics.

A l'exception des enfants du commerçant chinois, nous n'avons aucun enfant de cadres supérieurs dans le privé non confessionnel, à l'exception de deux enfants fréquentant le jardin d'enfants. Ce commerçant, en ce qui concerne ses revenus réguliers fait bien partie des cadres supérieurs mais il ne fait partie ni des bourgeois de la colonisation ni des nouveaux cadres de l'indépendance, dont il n'a ni le mode de vie ni de pensée. Notre classement, valable très partiellement et axé sur les revenus, ne l'est pas pour un classement éventuel de la population urbaine en quasi classes sociales.

En ce qui concerne les écoles et collèges catholiques, dont les établissements, surtout pour le cas des collèges car les écoles primaires se différencient suivant le niveau social des élèves - concurrençant pour la qualité et les effectifs les établissements publics les meilleurs - ils se chargent, moyennant un écolage élevé, de la scolarité des enfants des cadres supérieurs auprès desquels ils jouissent d'un grand prestige. Par ailleurs, ils assurent la scolarité des enfants des cadres subalternes, principalement dans le primaire, à des tarifs variant suivant la situation des parents. L'école Saint-Joseph-de-Cluny, à Ambatonilita, recueille la majorité des enfants pauvres du quartier, distingue enfants de riches et enfants de pauvres - uniquement malgaches - dans les classes différentes, ceci en raison de leur appartenance sociale donc - dans une grande partie - raciale différente. Les enfants des pauvres ne parlent pas le français au début de leur scolarité, des institutrices malgaches les aident à la manier; les parents européens - surtout militaires - asiatiques et malgaches aisés ne tiennent pas par ailleurs que leurs enfants fraient avec ceux qui pourraient être les enfants de leurs domestiques.

Sur 30 enfants de subalternes scolarisés - la majeure partie n'est en fait pas scolarisée - nous en avons 5 dans les écoles secondaires privées, pas un seul dans l'enseignement public secondaire et supérieur. Plus que pour les cadres moyens qui ont les

...

journaux non officiels pour s'exprimer, le problème de l'avenir de ces enfants se pose. Il s'agit d'enfants de Mainty, de domestiques, et de ruraux venus récemment à Tananarive qui ne parlent pas du tout le français et qui sont vite rejetés des écoles quand même ils ont réussi à y entrer. Si l'on considère que le salaire d'un cuisinier ne dépasse que rarement 7.000 F par mois, que son loyer s'élève à 1.500 F, il est compréhensible qu'il ne pourra pas envoyer régulièrement ses enfants à l'école : les écoles privées comme publiques sont coûteuses, les écoles publiques l'étant plus d'ailleurs, il n'y a pas que l'écolage mais les vêtements, les livres et les cahiers imposés. C'est ici que les écoles catholiques jouent un rôle, rôle limité surtout au primaire avons-nous vu avec des écolages variant entre 200 F par mois en maternelle et 700 F en 7ème et s'abaissant même jusqu'à être gratuit si les parents ne peuvent les acquitter. Les enfants parvenant à avoir leur certificat d'études primaires sont de véritables héros quand on réalise leurs conditions de vie et de travail, à 10 dans une pièce et accablés précocement de charges car ils doivent aussi s'occuper des cadets et des tâches ménagères.

Les écoles et collèges protestants font de leur mieux, avec l'aide des temples, sans pouvoir disposer des assises financières des écoles catholiques s'appuyant surtout sur des Européens aisés. Le système des subventions de l'Etat proportionnelles aux réussites aux examens, s'il favorise la qualité du recrutement - de véritables barrages sont institutionnalisés pour ne recruter que les candidats les plus valables - et l'émulation entre les écoles, fait que ce sont les meilleures écoles qui en bénéficient et que les mauvaises n'ont pas la possibilité d'engager de meilleures maîtres ni d'améliorer leur équipement. Tout ce qui est protestant est d'ailleurs actuellement assimilé à l'opposition et à ce titre, défavorisé. Les écoles protestantes les meilleures ne résisteraient pas actuellement sans un véritable sacrifice des parents et des temples et aussi des missions étrangères.

...

Les élèves des écoles privées non confessionnelles - malgré les efforts de rares directeurs, la majorité n'y voyant qu'une source de profit, le meilleur placement peut-être actuellement - connaissent des conditions d'enseignement déplorables - maîtres non qualifiés, mal payés et absentéistes, locaux exigus, effectifs trop élevés, écolages peu proportionnés à l'enseignement dispensé, ce qui a pu faire parler de véritable escroquerie. Les parents sont les dupes de l'affaire, sans avoir de solutions de rechange pour leurs enfants. Les élèves habitués au niveau de ces établissements, quand ils se présentent aux examens d'entrée dans les établissements publics sont très souvent refoulés, non par discrimination sociale ou raciale - quoique vu le nombre insuffisant de places un appui quelconque pèse toujours de son poids - pure comme le prétendent les parents, mais aussi parce qu'ils n'ont pas bénéficié dès le début d'une scolarité normale, qu'ils ne connaissent que très mal le français, langue qui véhicule le contenu de tout l'enseignement.

4) Interprétation de l'évolution sociale actuelle

C'est en examinant les réflexions des parents sur les difficultés qu'ils rencontrent à propos de l'éducation de leurs enfants que nous pouvons percevoir à quel point la société merina urbaine subit une transformation qu'elle a du mal à contrôler ; exceptant les réponses - à majorité maternelles - sur la santé des enfants encore petits - retenons que les parents, surtout s'ils sont beaucoup plus âgés que leurs enfants, ne comprennent pas que ceux-ci, qu'ils ont élevé dans l'obéissance aux aînés et dans le respect de leur infaillibilité, se montrent rebelles, ne puissent plus être "dominés" (le mot français est passé tel quel en malgache), et ne se laissent flétrir que par les explications ; ceci a son importance : les enfants, tous scolarisés, et ceci pendant au moins 5 ans de leur vie d'adolescent, échappent à la tutelle familiale pour subir en profondeur l'influence de leurs maîtres beaucoup plus européanisés que leurs parents, du

moins mentalement, prennent l'habitude de ne rien accepter qui ne soit expliqué, éclairci, logique selon la logique "cartésienne" ; dans les écoles, par ailleurs, et ceci est surtout valable pour les élèves des lycées et collèges d'Etat, ils font leurs études avec des enfants de "bourgeois", avec des Européens surtout. Pendant que les maîtres exigent des livres coûteux que les cadets ne peuvent même pas recevoir de leurs ainés au rythme où changent les programmes, eux exigent de leurs parents d'être habillés comme leurs camarades pour ne pas avoir à souffrir de leur gêne ; les parents, en fait, ne peuvent pas se permettre de leur faire suivre une mode qui varie au gré des caprices des modélistes de Paris et au gré des désirs induits généreusement par les magasins de Tananarive. La majorité des parents interrogés habillent leurs enfants trois fois par an : à la rentrée d'Octobre (tabliers pour les filles, pantalons de toile et chemises "pour tous les jours" pour les garçons, pour tous une paire de souliers bien solides), à Noël, des habits du dimanche pour aller au temple ou à l'église, puis une fois usés pour l'école, à Pâques également pour les plus privilégiés. Les enfants obtiennent satisfaction sur la coupe des vêtements et non sur leur nombre. Il n'en reste pas moins que ce chapitre donne lieu à de nombreuses frictions.

En fait, les parents s'avouent vaincus ; ils avouent être dépassés par les circonstances (tsy maharaka ny toetra'andro) entendant par là que tout a été bouleversé ; les jeunes, disent certains parents, écoutent la chaîne de radio en langue française, les parents en langue malgache (destinée plus aux ruraux et aux provinciaux que la première) ; or, la chaîne en langue française propose des émissions qui ne seraient pas différentes si elle s'adressaient à un auditoire uniquement français, comme en France elle s'adresse surtout aux jeunes écoliers sensibles aux chansons en vogue ; les émissions moins enfantines concernent les adultes européens, veulent leur faire oublier qu'ils se trouvent à 10.000 kilomètres de chez eux.

...

Quelques parents estiment que leurs enfants à eux sont faciles à élever : ils sont faciles à dominer, ils travaillent bien en classe, ils ont "réussi" (tafita) ou ils suivent l'école du dimanche, et ceci nous fait comprendre davantage la difficulté de la situation : les parents, comme la majorité des malgaches, jeunes et vieux, admirent la "réussite" dans les études, les situations administratives et financières élevées, sans comprendre clairement que celles-ci ne peuvent s'obtenir que par un abandon au moins partiel (en fait les résultats montrent que l'abandon est très souvent total) de la personnalité malgache, "ny maha-malagasy ny tena", ce qui fait que l'on est malgache ; cette périphrase, que certains détracteurs estiment vide de sens, est loin de l'être : elle couvre tout un corps d'attributs s'appliquant à l'image réelle comme rêvée du Malgache d'une époque, révolue, image créée en réaction contre la situation coloniale mais à la postérité tenace : avant tout un homme social, poli, respectueux d'autrui, de sa pensée comme de sa vie ; il a pu, à plus ou moins juste titre être qualifié de dépendant ; respectant également de l'autorité, quelle qu'elle soit : royale, familiale, plus tard administrative, depuis quelques temps respectueux de l'argent et du savoir dû à un maintien des cadres qui l'ont fait naître. Ce respect fondamental peut expliquer en partie la folie de mimétisme qui s'empare de tous les Malgaches de Tananarive, comme tolérance - lâcheté selon les hommes politiques - envers les actes de leurs adversaires ; toujours, et nous l'avons constaté pendant la période héroïque de notre enquête, "le Malgache type", essaie de se mettre à la portée de l'autre ; avec l'imprégnation chrétienne, il est devenu apte à tout pardonner, comme un adulte à un enfant un peu niais. Actuellement encore, devant les violences verbales, injures ou murmures de mépris de certains Français qui n'ont pu se faire à la perte de leur prestige auprès des indigènes (les cas, peu visibles de frictions de ce genre, existent) le Malgache type, de moins en moins, heureusement, se replie sur lui-même, la violence est infantile.

Pratiquement, ce Malgache-type doit se conformer aux coutumes des ancêtres (circoncision, famadihana, port du lamba, etc...) comme le proclament les mpilalao, danseurs - chanteurs professionnels - d'Isotry avant chacune de leurs représentations, artistes peu écoutés et de moins en moins appréciés d'ailleurs parce qu'ils sont traditionnels, dans la forme comme dans l'expression de leur art (la danse, comme les chants, suivent une facture typique malgré les différences de contenu) ; ils expriment tous le caractère du Malgache idéal, se font le porte-parole des petits tout en restant inféodés à tout pouvoir, les mpilalao font plus appel à la commisération des grands et à la bénédiction des ancêtres qu'ils ne revendent une quelconque égalité, ou du moins la disparition des inégalités. Artistes d'autre part descendants d'esclaves amuseurs des cours royales, tenant de la tradition alors que les Merina et les Andriana, jusque dans les domaines artistiques, ont toujours été réceptifs aux apports occidentaux.

Les parents font de réels sacrifices pour que leurs enfants "réussissent", avec, d'ailleurs l'espoir bien ferme qu'ils seront payés de leurs efforts (valim-babena), en prestige auprès des autres et en aisance matérielle ; d'un autre côté ils sont désemparés de voir que leurs enfants n'ont plus beaucoup à voir avec les enfants dont ils avaient rêvé ; l'accession au monde des vazaha ne peut se faire qu'accompagnée d'un rejet de la puissance familiale, au profit d'un individualisme plus ou moins profond ; même si "l'évolué" reste attaché aux traditions qu'on lui a enseignées, actes occasionnels qu'il peut accomplir par sens social et auquel il donne un tour compétitif, il ne pense plus malgache, tel qu'on souhaiterait qu'il fasse ; il évitera les réunions de famille trop fréquentes, les contacts inégaux avec des parents dont ils pourraient avoir honte auprès de ses pairs.

Les enfants, même tous jeunes, disent les parents, sont "fetsy", malins, vifs d'esprit, "tsy azo amidy intsony" : on ne peut plus leur faire accepter n'importe quoi. Ils sont la tête dure "mafylaha", on ne peut pas les conseiller, les gronder "tsy azo tenenina", "tsy manaraka izay hevitra atomazy", ils discutent sans cesse, ont besoin de preuves à tout ce qu'avancent les ainés ; le choc de générations est parfois violent, les jeunes traversent une période à laquelle n'ont pu les préparer des parents qui n'en voient que les caractères superficiels, extérieurs et qui persistent à leur donner des conseils négatifs inadaptés aux circonstances actuelles.

Certains parents usent alors de la menace, essaient d'imposer une certaine discipline à leurs enfants, certains, bon gré mal gré, acceptent de discuter, d'expliquer en sachant très bien qu'ils seront inévitablement traités de "vieux régimes", d'autres se vantent de laisser leurs enfants "libres", renonçant pour une bonne part à leurs responsabilités, certains tentent d'expliquer à leurs enfants les dangers qu'ils courrent (l'éducation devient toute morale et il s'y mêle infailliblement un relent de puritanisme, certains parents sont en effet obsédés de la notion de péché) certains parents enfin se félicitent de ce que leurs enfants fréquentent de jeunes vaza a, car la fréquentation des gens déjà instruits est, disent-ils, nécessaires ; instruction est alors pour eux synonyme d'assimilation, voire d'aliénation (Mora satria miharo amin'ny vazaha ka mahay raha, ilaina ny miharo amin'ny olo efa mahay) ; estimations d'ailleurs rares que nous avons recueillies de parents non-merina, depuis l'Indépendance, souffle chez les Merina en effet, un vent très fort de retour aux sources malgaches, du moins à la langue.

La plupart des parents désirent tous faire de leurs enfants des leaders (mpitondra firenena) de la nation ; non des hommes politiques mais des cadres haut placés dans l'échelle administrative et dans les professions libérales.

C'est ainsi que les professions les plus prestigieuses sont : docteur en médecine, ingénieur, haut fonctionnaire , administrateur, avocat, technicien, professeur et sage-femmes pour les filles, bref des professions qui supposent de longues études et une aptitude spéciale pour les tâches intellectuelles, héritage colonial ou désir de voir leurs enfants être aux places qui actuellement sont les plus rémunératrices, les plus sûres (*tsy very mandeha*). Professions revalorisées davantage encore depuis l'Indépendance au contact des provinciaux que la population voit à Tananarive, et qui lui paraissent, pour la plupart et quelque fonction qu'ils occupent de peu de savoir, vision peu injuste dans un sens puisque nous assistons à une tentative sincère des jeunes provinciaux de rattraper le retard qu'ils sentent avoir par rapport aux Merina. Dans le quartier d'ailleurs, tous les parents, quelque soit leur origine, aspirent aux mêmes professions pour leur postérité, ce qui n'est pas sans créer quelques problèmes ; problèmes d'aptitudes personnelles qui, si elles s'avèrent inadaptées provoquent d'amères désillusions chez les sujets comme chez leurs parents : l'on parle alors de discriminations, d'injustices ; le fait est que, dans l'état actuel de l'enseignement, qui reste largement tributaire de l'enseignement français, seuls ont véritablement leurs chances les enfants qui, par leur milieu familial, possèdent dès le départ une bonne connaissance de la langue française ; par ailleurs cette fascination pour les carrières dites intellectuelles risque de devenir à l'échelle nationale un véritable fléau sans une orientation professionnelle, faite selon les aptitudes révélées chez les enfants, de quelque milieu qu'ils viennent, et selon les besoins futurs du pays ; une véritable éducation supposant l'information aussi bien au niveau des enfants que des parents, dont les premières bases sont actuellement ébauchées.

Même si l'on fait la part de la vocation, du choix, de l'intelligence des enfants, il reste que tous rêvent d'être "arrivés" (tafita), de sortir du milieu et aboutir à des places de choix, et à défaut devenir des fonctionnaires moyens, mais qui peuvent compter chaque mois sur un revenu fixe, désir qui s'explique par les aléas des professions d'artisans, et par les avantages incontestablement consentis aux serviteurs de l'Etat.

Ceci est le fait de la majorité, c'est-à-dire de ce qui peut se dénommer la classe moyenne de Tananarive, les moins bien nantis, font plus confiance au sort (an'ra), à la chance (vintana), état d'esprit que l'on sait être celui des gens de la campagne .

Une mère de famille, exception unique du quartier, se révolte elle, contre "l'esclavage de la bureaucratie", cadre où l'on ne peut s'épanouir, et qui fait de vous le serf d'une activité servile et subalterne aux mêmes actes sans cesse répétés.

Autres exceptions : des parents qui voudraient voir leurs enfants devenir commerçants (1), musicien (1), prêtre (1).

Parents et enfants en tous cas, malgré leurs dires (être conducteurs de peuple, servir la terre des ancêtres), n'entendent comme toute par là que dominer le peuple - les origines rurales sont pour tous, très proches et posséder le plus possible ; depuis les commencements de son histoire, la société merina n'a connu aucun autre idéal, à quelques cas isolés près d'individus sans grande audience. Les origines campagnardes de tous, disons-nous, sont très proches, et chacun préfèrerait les oublier au plus vite, chose bien compréhensible quand l'on sait comment vivent les paysans ; et qui ne fait qu'élargir le fossé qui existe entre citadins et ruraux que ne relie que le fait - non compris dans toutes ses implications - d'appartenir au même navire !

Tout ceci nous aide à comprendre l'attitude de la majorité de la population de Tananarive à l'égard de ses "élites", ce dernier mot désignant avant tout ses enfants partis faire des études

• • •

en Europe dans les conditions communes à tous les étudiants étrangers au pays où "ils pêchent le savoir" (mandrato fianarana, fahai-zana), les connaissances qui font de vous un dominant dans tous les pays, et qui sont revenus chez eux mieux nantis, mieux armés contre l'étranger dont ils possèdent langue et savoir. Ces "intellectuels" comme ils s'appellent eux-mêmes, s'ils ont eu, au contact des autres étudiants, et pendant la domination française, des aspirations humanitaires, patriotiques - en fait on ne doit pas minimiser leur rôle même indirect, dans l'histoire récente du pays - une fois rentrés chez eux, n'ont plus cherché qu'à se faire une place au soleil; devenus différents de la population, de leurs familles auxquelles ils ne s'adaptent que difficilement, pour avoir assimilé des modes de vie et de pensée autres, se heurtant par ailleurs à une force d'inertie généralisée, ils se replient vite sur le travail qu'on leur propose, voyant là une forme de service rendu à la nation. L'éducation reçue elle-même n'a pu faire d'eux que des velléitaires riches d'idées générales. Ceux qui, rarissimes, ont échappé à cet engrenage, par fidélité à leurs idées de jeunesse, se retrouvent isolés aussi bien de leurs familles que du reste de la société merina, sont par là même devenus inutilisés et ont rejoint la foule des aigris. Ces intellectuels "avarampiana-rana" - qui possèdent la science du Nord - s'ils se sont sentis chargés d'une mission envers un peuple auquel ils n'ont jamais rien compris, sont les "traitres" du peuple qui, à tort ou à raison, ont placé leur confiance en eux, persuadés que devenus égaux des étrangers, puis des puissants aujourd'hui, ils seraient mieux placés pour devenir leurs défenseurs à eux ; or nous l'avons vu, et ceci date de toujours, les élites malgaches ne conçoivent leur "mission envers le peuple" que sous la forme d'une domination. Cette mentalité de "guide", autrement dit ce sentiment aigu de supériorité n'a jamais fait que renforcer la place du ray aman-dreny - nouveau style - dans la société merina, alors que ce peuple muet préférerait d'abord être compris avant d'être interprété et guidé. A Tananarive, ces intellectuels - caste isolée, plus proche des étrangers que de leurs compatriotes - sont jugés différemment ; bien sûr,

ils ont perdu leur caractère de Malgaches, ils ont tout trahi, famille et patrie, il reste qu'ils servent non l'idéal mais de modèles - matériellement du moins. On peut distinguer sous la colonisation, dans la société merina tananarivienne deux classes distinctes : l'une constituée par la cour du Gouverneur général et par les citoyens français, l'autre par les Malgaches non privilégiés par le système colonial, masse énorme repliée sur elle-même qui magnifiait ses assises et ses coutumes et qui ne jetait son regard que timidement sur l'étranger, et qui, en une fascination ambiguë, haïssait les complices de la politique coloniale. Depuis l'Indépendance, l'étranger est enfin l'étranger qui n'a en principe plus à décider pour vous. La perte de leur pouvoir - apparaissent - fait qu'ils sont en fait devenus plus proches - on ne les fréquente pas mais ils passent dans les rues, spectacle riche de costumes.

A leur suite vient la bourgeoisie, bouc émissaire en ce sens que son attirail matériel est plus voyant mais qui, pas plus que les autres couches de la société, ne peut satisfaire sa soif de mimétisme. Enfin, regardent ceux qui ne peuvent les régler encore

Ce mouvement, est en fait encouragé, soutenu par le contexte général. La première place revient au Développement qui est mieux-être, mieux vu. Paresseux ou inadapté serait celui qui n'y arrive pas. Chez les plus jeunes, les freins ne sont que d'ordre économique. Les adultes rêvent de voiture et de confort, les adolescents commencent à connaître la valeur de l'argent qui leur permettrait de mener la vie des jeunes américains.

L'idéologie communautaire, égalitaire aussi, est contredite par cette compétition-lutte pour dépasser l'autre, qui est malgache, ressembler aux modèles qui sont étrangers. Nous sommes au milieu de l'eau, hésitants à passer la rivière, tendant une main en avant et une autre en arrière. Les forces qui entraînent vers l'avant sont puissantes, les forces de résistance existent, sentimentales, raisonnées parfois ; à la limite elles se confondent à la réaction (le principal argument qu'elles proposent est "manaram-bazaha").

• • •

Comme à la campagne, et avec plus de rapidité et de force, les ray aman-dreny qui, par leur aînesse, détenaient tous les pouvoirs, cèdent le pas à de nouveaux ray aman-dreny, leurs enfants plus instruits qu'eux ; tout au long de l'histoire merina, nous pouvons suivre la persistance de ce réseau féodal, où ce pouvoir se répartit verticalement, réseau qui se nourrit sans cesse d'apports nouveaux, et rarement perçu comme tel ; et ce mouvement, né bien avant l'Indépendance, s'amplifie de plus en plus, remet tout en question, ou dans cas rares certains tentent une synthèse heureuse entre leurs aspirations vers un monde plus dynamique, et leur désir de se garder de devenir des caricatures d'occidentaux en s'armant d'une sagesse malgache, plus dynamique, plus évolutive. Le fait est que lorsque les enfants ont dépassé leurs parents dans la nouvelle échelle sociale, ils aspirent à une vie plus isolée, méritée semblent-ils vouloir faire croire, leurs parents non seulement attendent d'eux, nous l'avons vu, le "valim-babena", dû par les enfants, mais de plus en plus la protection, dû par les ray aman-dreny ; les enfants "arrivés" tout en restant des enfants deviennent donc des parents, des chefs, dont l'honneur doit rejaillir sur leur souche tout entière ; il s'agit ici, non seulement du père et de la mère mais de toute la parenté large ; les enfants promus doivent assistance, protection, servent d'intermédiaires auprès des puissants du jour. Tout est d'ailleurs relatif, les nouveaux promus peuvent être aussi bien comptables que dirigeants de services, ils sont les uns et les autres inondés de demandes d'intervention ; avant d'emprunter toute filière légale le parent solliciteur tentera d'abord du passe-droit ; s'il obtient satisfaction, ce n'est pas par faveur, mais par droit ; si la demande est refusée, c'est que son parent a perdu tout sens du fihavavana, a oublié les devoirs élémentaires de la parenté, est devenu vazaha. Il y a continuité, nous le voyons, entre la société d'hier et celle d'aujourd'hui ; l'individualisme importé doit tenir compte du code parental, sans lequel aucune intégration profonde à la société merina n'est possible.

• • •

Le problème est que le paysan, le prolétaire comme le provincial qui arrive à Tananarive, ne peut fatallement pas suivre le mouvement - s'étonne et blâme - mouvement qui semble pour le moment irréversible.

Le total des dépenses minimes effectuées mensuellement par chaque ménage, quelqu'en soit les membres, (loyer, alimentation, combustible, écolage, distractions, éclairage, eau) nous permet de savoir que sur les 120 ménages; 35% sont locataires - les chiffres sont différents de ceux recueillis sur 109 ménages - et 65% propriétaires ou hébergés.

- I - Une première catégorie de ménages - 28% (36% locataires et 64% propriétaires) dépensent en tout moins de 10.000 F par mois.
- II - La 'deuxième catégorie - 40% (36% locataires et 64% propriétaires) entre 10 et 20.000 F par mois.
- III - La troisième catégorie - 16,6 % (65% locataires et 35% propriétaires) entre 20 et 30.000 F par mois.
- IV - La quatrième catégorie - 10,8% (30,8% locataires et 69,2% propriétaires) entre 30 et 40.000 F par mois.
- V - La cinquième catégorie - 5,8% (28,57% locataires et 71,43% propriétaires) entre 40 et 50.000 F par mois.
- VI - La sixième catégorie - 2,6% (33,4% locataires et 66,6% propriétaires) entre 50 et 60.000 F par mois.
- VII - La septième catégorie - 0,86%, tous propriétaires, entre 60 et 70.000 F par mois.
- VIII - La huitième catégorie - 1,72%, tous propriétaires, entre 70 et 80.000 F par mois.
- IX - La neuvième catégorie enfin 0,86%, propriétaire, plus de 80.000 F par mois.

• • •

Le plus fort pourcentage de locataires se trouve dans la catégorie III.

Nous savons par ailleurs que dans 76,7% des cas, c'est la femme qui, comme autrefois, contrôle et décide des dépenses du ménage ; dans 10% des cas (Indien, chinois, côtiers, andriana, un célibataire et trois cas non caractérisables), c'est l'homme ; dans 13,3% des cas, ce sont le père et la mère de famille à la fois, travaillant tous les deux, couples de comptables, d'instituteurs, cadres supérieurs du public et du privé.

L'examen de la consommation alimentaire par personne et par jour en montre l'uniformité relative. Faute de connaître les revenus exacts de chaque ménage, nous n'avons pu savoir le pourcentage consacré à l'alimentation, mais nous savons qu'il est moins fonction du revenu que d'habitudes de sobriété familiales qui font que de hauts fonctionnaires, s'ils n'ont pas vécu longuement à l'étranger, ne consacrent pas plus à ce poste qu'un petit commerçant, un cor-donnier ou un comptable. C'est l'épargne première, comme les dépenses autres qu'alimentaires (distractions, lectures, habillement, logement), qui créent une distinction entre leur mode de vie.

- 9% - petits revenus, veuves de catégories moyennes - consacrent moins de 25 F par personne et par jour à leur alimentation. L'approvisionnement se fait uniquement sur des marchés malgaches.
- 26%, entre 25 et 50 F.
- 33%, entre 50 et 100 F, ce qui indique une alimentation soignée, traditionnelle.
- 26%, entre 100 et 200 F, soit une alimentation où se combinent cuisine traditionnelle et cuisine européanisée.
- 4%, entre 200 et 300 F.

- 2 % enfin entre 300 et 500 francs - tous de hauts cadres, se nourrissant d'une cuisine européenne, s'approvisionnant dans des magasins étrangers, et recevant beaucoup.

Notons que l'encadrement sanitaire nous indique également les mêmes lignes de démarcation entre les modes de vie puisque

- 57 % se font soigner dans les hôpitaux (Inspection scolaire, Dispensaires, I.H.S., O.S.T.I.E., Befelatanana)
- 29 % par des médecins malgaches.
- 8 % à la Clinique payante des Soeurs d'Ankadifotsy, et à l'hôpital Girardet Robic
- 6 % par des médecins européens.

La consultation de la sage-femme et l'accouchement en hôpital est généralisée.

Si nous examinons le mode de vie des locataires de la catégorie I, nous pouvons voir que les accusations de prodigalité faites aux Tananariviens ne sont pas justifiées et ne touchent qu'une part infime de la population.

- Les ménages locataires de cette catégorie qui, rappelons-le, dépensent moins de 10.000 francs par mois en tout, comprennent une majorité de Mainty-catholiques ; les professions sont celles de cuisiniers, planton, femmes de chambre, journaliers.
- Le plus bas loyer est de 500 francs par mois, les autres oscillent autour de 1250 - 1500 francs.
- Tous font la cuisine au charbon.

...

- 2 ménages seulement n'ont pas de frais d'écolage à acquitter ; ceux-ci sont compris entre 300 et 1400 francs, nous avons vu qu'il s'agit surtout d'une fréquentation d'écoles primaires publiques.
- un seul ménage lit des journaux, qu'il emprunte.
- les distractions sont inexistantes, un seul ménage a la radio, pour les autres les promenades dans les rues de la ville et les fêtes nationales tiennent lieu de loisir.
- la plupart s'éclairent au pétrole et à la bougie et puisent leur eau à la fontaine publique.
- tous font leurs achats aux marchés d'Analakely ou d'Isotry, aucun dans des magasins étrangers. Les vêtements sont achetés chez les fripiers le jour du grand marché à Analakely.

Cette catégorie I comprend également 13 propriétaires et 4 ménages résidant gratuitement chez des parents, indifféremment catholiques ou protestants. La cuisine se fait au charbon et au pétrole. Un ménage a un domestique. 8 n'ont pas l'eau. 4 dont 2 qui les empruntent, lisent des journaux. Un seul ménage cite le cinéma parmi les distractions habituelles : promenades, radio pour ceux qui en possèdent une, la chaîne nationale seule est écoutée. Tous font leurs achats à Analakely.

III - CONFESION

Nous comptons dans la zone enquêtée

- 60 ménages protestants
- 39 ménages catholiques
- 4 ménages luthériens
- 1 ménage anglican
- 1 ménage adventiste
- 15 ménages où le chef de ménage et sa femme appartiennent à des religions différentes.

Notons que 9 couples n'ont pas d'enfants, 4 n'ont pas baptisé leurs enfants (1 irreligieux métis - 1 adventiste - 1 cadre mixte catholique-protestant - 1 musulman-protestant), 107 ont baptisé ou vont baptiser leurs enfants. Il nous semble donc être en présence ici d'un fort taux de christianisation.

1) Les protestants

Les 60 ménages protestants fréquentent 15 temples urbains (Analakely, Amboninampamarinana, le culte français, Atsimon'Imahamasina, Ambohitantely, Ambatovinaky, Amparibe, Isotry-Fitiavana, Ambohipotsy, Avaratr'Anjoma, Avaratr'Andohalo, Faravohitra, Ambavahadimitafo, Ambatonakanga, Antranobiriky) et 20 temples de banlieue (Mandrozeza, Andohatanjona, Alasora, Ambohitrabiby, Miadamanjaka, Antsampandrano-IIlafy, Ambohitrimanjaka, Antanjombato, Mahavelona-Tanjombato, Itaosy, Ambohipeno, Tangaina, Anosy-Avaratra, Ambohimamory, Mahitsy, Imerintsiasosika, Anosipatrana, Ilanivato, Alarobia-Amboniloha). Le plus proche, Isotry-Fitiavana, ne compte que 15 ménages pratiquants.

Si Anosipatrana est relativement proche d'Isoraka puisque à la porte Ouest de la ville, il n'en est pas de même de villages et de bourgs éloignés de 40 km comme Mahitsy ou Imerintsiasosika. Cette dispersion générale des habitants de la ville vers des temples urbains éloignés ou des paroisses de banlieue ne va pas sans poser de difficultés aux responsables religieux protestants : un protestant tient autant sinon plus à sa paroisse ancestrale, à la campagne, qu'à la paroisse-mère de la ville ; on sait que dans les premiers temps, les premiers temples de la ville appuyèrent et financèrent la création et l'entretien de "paroisses-filles" à la campagne puis plus tard dans la ville. Les temples des ancêtres (fiangonan-drazana) furent désertés par leurs membres les plus aisés venus vivre à Tananarive et prier dans les paroisses-mères ; ils avaient un droit moral de propriété et de regard sur les unes et les autres dont ils demeurent les fondateurs, droits qu'ils céderent à leurs descendants. Ceux-ci considèrent qu'ils sont responsables de la bonne marche des temples ancestraux comme ils le sont des terres ancestrales, et leur voix de maîtres de temples (tompom-piangonana) pèse plus lourd, au même titre que leur contribution financière, que celle des paysans, descendants d'esclaves souvent qui ne furent que pour peu de choses dans l'édification des lieux de culte et qui actuellement ne peuvent assumer la charge totale de toute une paroisse.

Le quartier urbain où l'on réside ne fait rien dans le choix d'un temple, celui-ci ne se choisit pas, il se reçoit pratiquement en héritage. 2 ménages seulement affirment se rendre au culte matin et après-midi le dimanche ; 14 ménages se rendent régulièrement à l'office du dimanche matin. Le reste avoue, certains avec gêne, d'autres tout naturellement, n'y aller que quelques fois : " c'est trop loin"..."Quand nous avons de quoi prendre un taxi"..."Deux fois par mois"..."Quand nous pouvons"..."Une fois par mois"..."4 fois par an".

Les ménages aisés, qui se rendent de préférence à la campagne, ajoutent qu'il n'y a pas seulement les frais de transport qui les découragent à aller prier, mais aussi et surtout ceux d'habillement.

A une perceptible déchristianisation, qui ferait à elle seule un objet d'étude, s'ajoute le fait que le protestantisme merina, religion royale et de hauts dignitaires à l'origine, puis descendue dans le peuple, avait pris dès cette époque le caractère ostentatoire d'une religion d'Etat, majoritaire à laquelle il valait mieux se rallier, et les premiers missionnaires relevaient déjà que leurs recrues ne se vêtaient pas aussi humblement qu'ils l'auraient désiré pour se présenter dans la maison du Seigneur.

Actuellement, c'est aux portes des temples de la ville, le dimanche, qu'on peut contempler les voitures les plus luxueuses de Malgaches, les plus récentes, les toilettes les plus soignées. Les riches paroissiens se jaugent là, entre pairs, sous le regard des moins fortunés, qui sont alors soumis à un effort vestimentaire pour ne pas faire trop mauvaise mine.

Les jeunes responsables protestants estiment qu'une réforme radicale du protestantisme tananarivien doit être faite et envisagent la recréation d'une église d'élites profondément convertis. Ceci ne peut être possible sans la destruction du visage réel du protestantisme, héritaire, majoritaire, hiérarchisé, glorieux de son passé, dont on épouse les vicissitudes actuelles parce qu'il a été la religion de ses ancêtres. Il s'agirait alors d'une véritable révolution de la société telle qu'il n'en a jamais existé. L'église protestante qui s'est pourtant voulu égalitaire en distribuant les responsabilités paroissiales à toutes les bonnes volontés, mais comme nous le signalions, ces bonnes volontés

étaient surtout le fait des "grands", n'a pu se défaire des cadres de l'ancienne société et c'est chez elle comme chez les catholiques que la hiérarchie fleurit : ray aman-dreny, loholona, diacres de bonne famille, avec à leur tête le pasteur, véritable paterfamilias qui veille sur "son" église et "ses" enfants.

Le métier de pasteur lui-même, autrefois si prestigieux, n'attire plus les "élites" instruites comme autrefois. Les jeunes les plus doués sont plus attirés par les carrières que leur offre l'administration, et le recrutement des pasteurs se situe parmi les jeunes "restés malgaches", c'est-à-dire peu acculturés et ceci contribue à donner au protestantisme ce visage figé qu'on lui prête souvent.

2) Les catholiques

Tous les catholiques d'Isoraka, à l'exception de deux ménages qui fréquentent l'un la paroisse de Faravohitra, l'autre celle d'Antanimena, paroisses toutes deux urbaines, sont rassemblés dans la paroisse de quartier d'Ambatonilita.

Cette organisation en quartier religieux - quartier étendu puisqu'il va jusqu'à atteindre l'avenue de l'Indépendance, Tsaralalàna, Antsahavola une partie de la route circulaire - jointe à une participation financière élevée des fidèles (deniers du culte) permet aux responsables un encadrement fructueux de leurs paroissiens et la réalisation d'une assistance sociale et scolaire importante.

Catholiques et protestants appartiennent indifféremment aux mêmes catégories de revenus, avec néanmoins un plus fort pourcentage de familles défavorisées chez les catholiques. Les Mainty du quartier sont tous catholiques, les paroissiens de l'église sont pour 25% des Européens.

16 ménages se rendent irrégulièrement à la messe du dimanche, et écoutent alors sa retransmission à leur poste de radio.

De même que pour les protestants, même les parents non pratiquants font baptiser leurs enfants : entre le 2 Février 1965 et le 20 Juin 1966, nous comptons 197 baptêmes.

Les mariages - 38 du 16 Février 1965 au 30 Décembre 1965 - se font de plus en plus tôt, de l'avis du curé d'Ambatonilita. Il y a des "accidents" suivis de mariage, même de jeunes filles de 15 ans et de garçons de 20 ans. Cette jeunesse "ne veut pas croire au péché originel et légitime la passion " et imite de plus en plus la "mentalité vazaha".

De Février à Décembre 1965, la paroisse a enregistré 26 enterrements. C'est que tous n'ont pas lieu à Tananarive : "raha manitra izahay dia aty, raha maimbo izahay any ambanivohitra" (autrement dit les familles aisées enterrant leurs parents avec éclat en passant par la paroisse urbaine, celles qui ne le sont pas le font à la campagne, plus discrètement). La paroisse enregistre par ailleurs 9.000 communions par mois.

En dehors des "accidents" que nous avons mentionnés et qui traduisent une moindre emprise de la religion, les paroissiens connaîtraient des maux tels que l'alcoolisme, masculin comme féminin - surtout chez les Mainity qui fréquentent le bar Tsimiamboholahy situé en face de l'église - le chômage, le vol chez les jeunes gens.

3) Les mariages "mixtes".

Nous comptons 15 couples "mixtes" disions-nous, soit

- Un Indien musulman marié à une protestante malgache. Tous deux disent faire le tour des lieux de culte et affirment que la croyance est la même partout. "Actuellement, c'est l'argent qui règne dans les temples, et la discrimination, ce qui fait que les gens qui n'ont pas d'argent n'y mettent pas les pieds ". Leurs enfants ne sont pas baptisés, la femme a renoncé à la pratique du famadihana.
- 4 catholiques ont épousé 4 protestantes, dans les 4 cas, les femmes ont suivi la religion de leurs époux.
- Un protestant a épousé une anglicane, chacun continue à observer sa religion.
- Un catholique a épousé une indienne musulmane, chacun garde sa religion.
- Un chinois a épousé une protestante malgache et suit la religion de sa femme.
- Un anglican et une protestante, celle-ci suit son mari.
- 3 protestants ont épousé des catholiques, chacun garde sa religion.
- Un luthérien a épousé une catholique, chacun garde sa religion.
- Un anglican et une catholique, l'homme devient catholique.
- Un protestant et une catholique, la femme seule pratique, l'homme déclare qu'il s'agit dans son cas d'une "pratique forcée".

Que pouvons-nous dire ici des catholiques et des protestants ?

10 catholiques, hommes et femmes, les catholiques gardent tous leur religion et dans un cas le non catholique devient catholique.

12 protestants - hommes et femmes : 2 ne pratiquent plus; 5 protestants suivent la religion de leurs conjoints ; 4 gardent leur croyance (un marié à une chinoise - 3 appartiennent à des professions libérales); un seul protestant entraîne son conjoint.

Le fait qu'il s'agit d'hommes ou de femmes, dont on suit la pratique religieuse, importe moins que somme toute la tolérance - ou la faiblesse de la conviction - envers les autres religions.

4) Le syncrétisme : le visage du famadihana.

Tout le monde se dit chrétien mais ce christianisme est un nouveau syncrétisme. Comme l'écrit O. Mannoni : "S'il n'y a plus pour ainsi dire de Malgaches qui ne soit membre de quelque Eglise chrétienne, il n'y en peut-être pas beaucoup pour qui la religion soit plus qu'un masque social, accepté avec grand plaisir, mais plaqué sur une personnalité de type archaïque édifiée non pas sur la croyance à un Père éternel éloigné, mais sur l'image toute proche et beaucoup plus puissante des pères temporels défunt's". Notons que l'auteur nous semble ici confondre, comme d'autres auteurs, Malgaches et Merina. Néanmoins ce caractère superficiel du christianisme explique la rapide déchristianisation de la population, dûe à l'Indépendance et à la ferveur que connaissent à nouveau les ancêtres : Malgaches, la libération de la terre malgache les concerne aussi - et n'est pleinement "un vrai malgache" que celui qui épouse entièrement sa civilisation. Déchristianisation favorisée aussi par l'appétit de vivre, de paraître, par les objets, d'une population enfin "égalitaire" ("samy malagasy" = tous malgaches) ; où la civilisation matérielle moderne peut être

le lot de tous, des étrangers et de leur clientèle. Etat de choses blâmé par les plus âgés, apolitiques et puritains.

Nous avons été amené, pendant notre enquête, à étudier le "baromètre" du famadihana ; au même titre et bien plus profondément que l'enseignement et la formation de catégories classifiables d'individus qu'il entraîne, le famadihana nous permet en effet d'évaluer le degré de transformation de la société merina, urbaine dans notre propos.

Une véritable campagne se fait actuellement contre cette cérémonie en laquelle ses détracteurs ne veulent voir et ne voient que des inconvénients économiques et religieux. La situation n'est pas nouvelle, les attaques n'ont fait que se multiplier depuis l'Indépendance : à la voix des responsables religieux étrangers qui y voient une incompatibilité avec le christianisme, un retour aux nuits noires du paganisme qui affaiblirait leur autorité, à celle des économistes étrangers et à leur suite Malgaches qui déplorent les dépenses occasionnées - traditionnelles - et qui n'entreraient dans aucun circuit économique, simple phénomène inutile de consommation improductive, et défavorable au "Développement" (mot clef dont on attend toujours une définition claire adaptée aux problèmes du pays, le famadihana servant ici surtout, semble-t-il, de dérivatif, il permet d'éviter d'étaler au grand jour les problèmes autrement plus difficiles et majeurs de structure économique et sociale, sous domination étrangère), à ces voix donc, s'est ajoutée celle des responsables des provinces qui, elles ne connaissent pas cette pratique.

Par delà le famadihana, ce sont les assises mêmes de l'ancienne société merina qui sont ici en cause, et celle-ci n'en voit pas le mal fondé, ne la juge incompatible ni avec le christianisme qu'elle affiche ni avec une politique de Développement,

les dépenses équivalent à celle d'une réception un tant soit peu importante.

Les choses sont d'ailleurs loin d'être simples. Si les ruraux merina et betsileo ne mettent à aucun moment en question cette cérémonie, les citadins merina de Tananarive - de par le milieu où ils vivent, des critiques entendues qui les amènent à prendre davantage conscience de leur situation, des difficultés matérielles qu'ils connaissent, de l'éducation européenne reçue - sont plus nuancés : le tout, disent-ils, est de s' entendre sur le sens du famadihana ; il s'agit somme toute d'un devoir à rendre aux parents-créateurs (rapatrier leurs ossements, les rassembler en un linceul auprès de leurs proches), devoir qui peut s'accomplir dans la plus grande simplicité matérielle, et à des intervalles distants : le famadihana, coutume relativement récente puisque, bien que la vénération spirituelle et matérielle des morts ait existé depuis les temps mémorables, les formes qu'elle connaît actuellement et l'importance qu'elle revêt datent des guerres merina de conquête du pays, époque pendant laquelle la hantise de chacun était de mourir loin de la terre de ses ancêtres et de ne pas reposer auprès d'eux et où il était du devoir des survivants de ramener les ossements - les huit os, "taolam-balo" - des défunts, d'éviter leur dispersion. Le devoir envers les morts néanmoins - et c'est là que se situe la véritable transformation des esprits, facteur essentiel de progrès - ne doit pas primer le devoir envers les vivants, personnes âgées qu'il faut choyer pendant les derniers jours qu'il leur reste à vivre - le regret ne vient pas avant mais après - et surtout enfants. Il y a là apparemment un déplacement d'intérêt, de priorité, et pourtant un choix qui n'exclut aucun terme, les enfants ayant eux-mêmes leurs sources dans la lignée des ancêtres. Le famadihana n'est d'ailleurs pas une manifestation du seul culte des morts (le mot culte qui impliquerait des offrandes et des rites réguliers, répétés, est

...

d'ailleurs ici inexact), celui-ci n'a de sens actuellement que par la communauté que les morts forment avec les vivants, à qui ils démontrent l'inanité de leurs mésententes et prêchent l'affection entre hommes, réunis en un même fihavanana.

Cette conscience verbale ne résiste pas aux faits dans les milieux aisés et partant plus voyants. Ceux-ci donnent à la cérémonie un caractère compétitif ; les dépenses occasionnées sont coûteuses, comportent surtout des biens d'importation, plus prestigieux ; le nombre des invités peut être impressionnant, il comporte de plus en plus des étrangers venus là comme pour un spectacle. C'est que la cérémonie n'est pas le fait d'un seul ménage mais celui de toute une descendance et une parenté dont le prestige et l'honneur sont en jeu, les plus fortunés et les mieux "en place" étant socialement responsables, ray aman-dreny des autres.

Les étrangers au système voient dans ces cas, somme toute assez rares, une "recrudescence" du famadihana. Si telle est la situation, les causes devraient en être cherchées plus loin. Il semble en effet que le famadihana doive sa rigueur surtout aux périodes d'instabilité, de remise en question par les autres de l'intégrité de la société (tel au lendemain de 1947), d'incertitude aussi, périodes où il s'agit d'affirmer, par réaction, l'originalité et la force du caractère national ; il s'apparente par là à la reviviscence d'autres manifestations traditionnelles de la société globale. Les mpanasina, sanctificateurs des 12 montagnes sacrées de l'Imerina, qui sacrifient aux rois, sont ainsi sortis de la clandestinité dans laquelle ils opéraient pendant la période coloniale pour se produire en plein jour avec l'adhésion de la population rurale qui y voit la matérialisation de sa liberté nationale (provinciale surtout, quoique, et nous en ignorons encore les raisons, les prêtres sanctificateurs revêtent des costumes

portés par des "Côtiers") avec aussi la participation dense des familles nobles de la ville, et l'approbation de ceux qui ne voient dans la société merina qu'un objet de folklore.

A Isoraka, un cinquième de la population enquêtée déclare ne pas approuver le famadihana, ne pas en voir l'utilité ; il s'agit de ceux qui d'une façon ou d'une autre sont ou sont devenus extérieurs au système qui englobait jadis cette cérémonie isolée (système dont nous avons vu qu'il était ébranlé même à la campagne) qu'il s'agisse d'une extériorité géographique, historique ou mentale.

"Ça n'a aucun sens" dit un Métis-Français. "C'est jouer avec les morts", dit un Français marié à une Malgache. "Nous ne connaissons rien de tel chez nous ", disent les provinciaux autres que Betsileo. Dans le cas de ces derniers, il n'y a pas à proprement parler d'interprétation donnée à la cérémonie en cause, Merina et Betsileo font simplement figure de Barbares dont on admet malgré tout qu'ils aient des coutumes différentes, toutes les coutumes malgaches partageant le lot d'être considérées par les Etrangers et leurs porte-paroles, comme étant autant de "freins au Développement", c'est-à-dire à l'occidentalisation des esprits.

Dans le premier cas en revanche le jugement est net, il y a extériorité totale au système, malgré et pouvons-nous dire grâce au métissage : le mariage mixte, dans certains cas, les plus courants, entraîne l'enfant à admettre les valeurs comme la perception de la civilisation dominante, et c'est au prix de déchirements que le contraire se produit, l'équilibre, lui, est le lot d'une minorité.

La deuxième opinion est riche de significations et révèle fructueusement l'écart essentiel qui sépare deux formes de

civilisation, même en contact prolongé. Pour les sociétés occidentales industrialisées, le mort, comme le vieillard qui l'annonce, est un inutile qui n'a plus sa part dans la production ; la vie se joue dans un univers d'objets constamment oeuvrés, renouvelés, tourné vers un futur pour lequel l'on combat. (Les Occidentaux croient à la mort - les Malgaches croient aux morts, dit O. Mannoni). La mort est le visage que l'on veut oublier, sa présence périodique inquiète les vivants à qui elle démontre qu'elle est aussi et avant tout une fin. Tous les moyens sont bons, y compris la consommation, pour en "distraire" l'esprit. Paradoxalement, c'est dans ces sociétés tournées vers le futur que l'on trouve des suicides alors que ceux-ci étaient inconcevables dans la société merina ancienne tournée vers le passé et vers ses morts - l'ancêtre reste, invisible, parmi les vivants. Son corps repose auprès de ceux de ses proches dans le tombeau familial et on en peut suivre la désagrégation ; tombé en poussières, il est toujours là, mêlé à la terre nourricière, féconde les vivants ; il impose sa volonté par le biais des présages et des songes, sa sagesse est laissée dans les proverbes et les coutumes qui font vivre; (ceci reste valable pour le monde rural et ne l'est plus pour Tananarive qui a un pourcentage relativement élevé de tentatives de suicides chez les jeunes, surtout de milieux aisés et occidentalisés et atteints de dépressions nerveuses et de désespoir) - pour qui le bien le plus précieux était la vie, certitude acquise, vécue justement au contact de la mort révélée dans toute sa crudité lors des famadihana.

Un chef de ménage Andriana déclare que les Andriamasinavalona ne pratiquent pas le famadihana, interdit probablement localisé à un village voire à une famille, car les autres Andriamasinavalona, s'ils ne touchent pas à la viande consommée lors des cérémonies mortuaires, le pratiquent tous.

A l'exception de ce dernier cas, justifié par un interdit merina localisé, toutes les autres condamnations de la cérémonie relèvent d'une participation plus ou moins grande, diversifiée, à l'optique occidentale, que cette participation naisse d'une révolte à l'égard du souci excessif porté aux morts tel que l'affirment les étrangers, d'un mimétisme irréfléchi, ou d'une adhésion au christianisme.

Les morts n'ont plus conscience de rien, on ne devrait plus avoir de contacts avec eux (perception européenne) c'est aux vivants qu'il faut témoigner de l'affection (réfutation de la logique incriminée par ses propres armes), la plus grande fête cache la douleur des plus proches, les dépenses se font au détriment des vivants et pourraient être utilisées ailleurs.

A la limite nous aboutissons - dans un cas - à l'affirmation que le 2 Novembre suffit largement à la remémoration des morts (le 2 Novembre a généralement été ajouté, lorsqu'il a été admis, aux autres cérémonies mortuaires).

Deux foyers seulement affirment que le famadihana n'est pas compatible avec le christianisme, foyers parents ayant eu un évangéliste parmi leurs descendants. Comme nous le verrons plus loin, le christianisme, réussite si l'on compte le nombre de paroisses et de fidèles, n'a jamais, sauf en des cas rarissimes, entraîné de conversion véritable dans les esprits.

La majorité de ces "détracteurs" du famadihana en fait ne l'est que verbalement, elle se pliera au code social et aux coutumes si l'occasion se présente, il s'agit, nous l'avons noté, d'une cérémonie commune à toute une parenté et non d'un ménage seulement.

Si les quatre-cinquième de la population enquêtée proclament la nécessité du maintien de cette coutume, ceci ne vas pas sans nuance. Trente ménages - et c'est ici qu'est la transformation, dûe d'ailleurs avant tout à des nécessités économiques - en effet distinguent clairement l'enveloppement (famonosan-damba) du retournement, et ne traduisent que des réserves faites à d'éventuelles dépenses exagérées, le principe des deux gestes étant le même : il est inutile de se réunir en une fête ; l'on peut profiter du décès d'un membre du tombeau (manararao-paty) pour y pénétrer et accomplir son devoir envers les parents grâce à qui l'on a vu le soleil, rassembler leurs ossements en un linceul pour qu'ils ne se dispersent ni ne se répandent par terre.

Nous avons vu que l'importance du famadihana, déjà grossie par les aléas des expéditions merina a pris davantage d'ampleur avec la colonisation française : de pratique symbolisant la communauté des morts et des vivants, elle est devenue - et ceci l'a entraîné aussi à prendre un tour compétitif - selon ses fidèles, le trait caractéristique, original, commun aux "Malgaches" et qui les distingue des autres peuples, des autres nations. Commun à ceux qui descendaient d'une même mère (firenena), il est ce "pourquoi les Malgaches sont des Malgaches". Face à ce bloc perçu comme homogène des Malgaches, se dressent les Européens, essentiellement différents. Perception de dominés qui se replient en une communauté supposée puisque, nous l'avons vu, seuls les Merina et les Betsileo ont cette coutume - mais au delà des coutumes peut-être le principe est-il le même, nous l'ignorons - en commun. Il n'y a pas de syncrétisme voulu avec le christianisme, la priorité d'un culte sur l'autre reviendrait plutôt au plus ancien.

Nous avons relevé une seule référence au christianisme (venant de protestants) chez les partisans du famadihana, qui

justifie celui-ci au nom du christianisme : "Avant l'introduction de la religion chrétienne, les Malgaches connaissaient le culte des ancêtres ; les ancêtres étaient les intercesseurs des vivants auprès de Dieu. Avec le christianisme, ce sont les saints que l'on nous a affirmé être les intercesseurs. D'autre part, les Malgaches pensent à la résurrection des morts, c'est pourquoi ils rassemblent les huit os principaux dans le tombeau". Il n'y aurait donc pas incompatibilité mais continuation dans le passage d'une religion à une autre.

Il est probable que le famadihana qui a survécu au christianisme n'est pas prêt de disparaître, il ne fera que se transformer dans ses modalités matérielles, quitte même à prendre plus d'ampleur si la situation l'y entraîne, le degré d'occidentalisation, c'est-à-dire ici le niveau plus ou moins élevé des revenus sont et seront probablement les motifs déterminants des attitudes.

IV - OPINIONS

Nous avons maladroitement et avec peu de bonheur dans les résultats, essayé d'avoir le baromètre des opinions politiques du quartier. Les réponses n'ont en effet pas permis une analyse plus poussée de la situation spéciale du quartier par rapport à l'ensemble de la ville.

Certaines de nos questions ont eu des réponses, parfois très longues, mais ne permettent que d'esquisser un tableau d'ensemble du quartier depuis six années d'indépendance.

1) La presse lue.

Une première approche, par les journaux lus par la population nous montrent que si les journaux politiques anciens (le sattirique Hehy, Maresaka, Imongo - comme les journaux d'obédience religieuse, la Croix, Fanasina, sont largement diffusés - notons que Lumière, catholique progressiste n'a été nommé aucune fois, les cadres nantis lisent le Courrier de Madagascar, journal français qui se fait le plus souvent porte-parole du gouvernement tout en soutenant les intérêts établis et il est fondé d'affirmer que la presse malgache se fait le porte-parole des revendications et mécontentements des moins aisés. Les plus défavorisés, eux, n'ont pas la possibilité matérielle de s'acheter des journaux, en empruntent quand ils le peuvent.

2) Egalité des Malgaches

La question qui a rencontré le plus de réticences a été celle de l'égalité des Malgaches. Un fait d'importance est en effet apparu depuis la Loi-cadre, accru par l'Indépendance :

l'arrivée de plus en plus fournie de provinciaux, membres du Gouvernement, leurs familles et leurs protégés, puis plus tard, de provinciaux défavorisés (chômage, prostitution). Les Merina, insulaires dans leur province montagneuse, et, de même que les habitants des autres provinces, farouchement régionalistes - dans la grande majorité des cas le nationalisme s'entend comme l'amour de la terre ancestrale, c'est-à-dire des descendants comme de la postérité - leur font - sans le dire - mais par des voies détournées - un reproche d'incapacité, ceci par référence au capital intellectuel merina.

Conscients toutefois de la nullité de tout sectarisme, ils affirment que les Malgaches sont tous égaux de droit et doivent le rester - c'est, dit-on, une acquisition majeure de l'indépendance et la justification même du combat des leaders nationalistes. Il n'en reste pas moins que les coutumes sont différentes, la perception du monde comme des êtres également et que les alliances entre familles de provinces différentes sont rares. Les Merina eux-mêmes n'ont pas réussi à dépasser les cadres du système de caste dans leurs alliances. En fait nous l'avons vu, les cas que nous avons relevés sont étonnamment nombreux par rapport à la résistance verbale affirmée. Chacun, nous a-t-on répondu, proclame que les Malgaches sont égaux, sont à bord du même camion même si ce sont les Côtiers qui tiennent le volant, que les relations doivent être bonnes, mais en fait chaque ethnie pense avant tout à son intérêt.

Nous n'avons pu connaître l'adhésion préférentielle de notre population aux divers partis politiques existants. Dans la très grande majorité, elle estime qu'être membre d'un parti n'est pas nécessaire, il s'agit là d'un amorphisme généralisé, fait de méfiance à l'égard de la politique, mouvante et aléatoire, d'un désir petit bourgeois de rester tranquillement chez soi - Amorphisme à l'égard du PSD surtout pour qui elle vote peu, par

tradition (réaction et insatisfaction, protestantisme) puisqu'elle lit et se passionne pour la presse opposante.

3) Bilan de huit années d'indépendance.

D'une façon générale, le bilan de huit années d'indépendance ne diffère pas d'une catégorie de revenus, d'une caste ou d'une ethnique, d'une religion à l'autre. La différence la plus sensible notée se situe entre les opinions de la très grande majorité et de quelques très rares gouvernementaux convaincus, dont les réponses évasives - progrès économique - progrès social - ne permettent pas une analyse nuancée et complète. Ce qui retient surtout l'attention de la population, c'est la hausse du coût de la vie et l'augmentation des impôts, dernier trait qui sensibilise extrêmement les nombreux petits propriétaires du quartier. Puis ce sont les constructions publiques et privées : routes - université - écoles - usines - cités - maisons de particuliers. Certains ajoutent que depuis l'indépendance, les nouveaux "richards" (ny be vola) se sont construits de grosses maisons.

D'autre part, les faits marquants seraient la multiplication des automobiles, des écoles, des militaires, des centres médicaux sociaux, des zones électrifiées, des jeux et des fêtes (le podium surtout) - l'ouverture de relations avec les autres nations du monde .

Avec l'indépendance s'est ouverte l'ère de l'égalité - mais cette égalité se déclare dans les 90 % des cas par référence à la situation coloniale, par rapport aux vazaha - et de la malgachisation des cadres :

- Tout le monde a les mêmes droits devant le vazaha.

...

- Les vazaha ne peuvent plus nous traiter en chiens, ne peuvent plus faire les malins, tout le monde a les mêmes droits.
- Nous n'avons plus peur d'entrer dans les bureaux administratifs, nous pouvons nous expliquer entre nous.
- Le complexe d'infériorité disparaît petit à petit.
- Il ne faut plus employer le français dans les textes officiels.

D'un autre côté, entre Malgaches, les choses, nous a-t-on répondu, sont devenues moins simples.

- L'indépendance a apporté de l'argent à certains et en a retiré à d'autres : les paysans produiraient plus mais comme la clientèle manque, leurs revenus diminuent.
- C'est maintenant l'ère de la discrimination : fotoanan'ny fijereva'tavan'olona.
- Même le fihavanana est contaminé par la politique.

La majorité des plus petits revenus, enjeu des deux principaux groupements politiques de Tananarive, est franchement apolitique : "je ne sais pas lire", "je ne sais pas répondre" ; la question des provinces du pays est totalement quasi-éludée. Par ailleurs elle a un culte pour les "gens de savoir", estime que si les responsabilités étaient confiées aux plus compétents, les Malgaches seraient tout à fait capables de remplacer les Français. Ceux-ci auraient introduit principalement dans le pays le christianisme et le savoir vivre, la paperasserie, et le savoir technique.

Les manifestations de l'indépendance se matérialisent

pour eux par les fêtes données sur le podium, l'augmentation des impôts (argent donné à l'Etat) et du coût de la vie, ensuite par la multiplication des écoles, routes, cités et la prolifération des militaires.

V - RELATIONS

1) Le fokon'olona

L'existence d'un fokon'olona urbain - à l'origine comprenant une population ayant en commun travail spécialisé et habitat et association représentative de cette population - réunissant dans une communauté de courtoisie les Malgaches, a son intérêt.

Nous savons qu'à la campagne, cette institution conserve sa fonction organisatrice et que l'idéologie qui la soutient n'a pas perdu de sa vivacité, chaque membre étant uni aux autres par les liens du fihavanana - parental à l'original, plus tard géographique. Institution rurale, le fokon'olona connaît à Tananarive diverses formes plus ou moins urbanisées selon les quartiers, et c'est ainsi que dans la cité d'Ambodin'Isotry, tel que nous l'a permis de voir une enquête de l'INSRE en 1965, le fokon'olona permet de réunir épisodiquement les habitants de la cité, désireux d'indépendance ; le voisinage, surtout dans les quartiers de la ville que l'on vient de quitter, est inévitablement promiscuité, et chaque famille tente de s'isoler derrière des portails, sachant que tôt ou tard les frictions sont inévitables dans de telles conditions - nostalgiques pourtant des relations personnalisées connues à la campagne où personne n'était laissé à ses difficultés. Le fokon'olona est parfois la seule forme de sociabilité connue à l'intérieur de la cité, même si elle se limite à des réunions à l'occasion de décès (notons qu'à ces occasions, la participation financière de chaque ménage est de 5 francs et qu'à Isoraka, quartier plus aisé, elle est de 25 francs).

Mais dans les villages des campagnes, les inégalités sociales sont nivellées par un mode de vie quasi-uniforme qui, tant bien que mal, justifie l'attachement de tous à la communauté villageoise : communauté de style de vie, d'opinions, de passé, font que la communauté en est une et que malgré tout le fokon'olona peut passer, quoiqu'il soit dominé par les notables, pour représentatif et porte-parole des habitants.

Il n'en est rien dans les villes. A Isoraka, nous l'avons vu, tous les ménages ne sont pas membres du fokon'olona. S'en sont exclus ou n'ont pas été contactés par les habitants de la zone européenne, les "évolués" pour qui il n'a aucun sens, un ménage trop pauvre pour s'acquitter de cotisations imposées démocratiquement à un taux égal pour toutes les catégories de revenus. En sont des membres fervents l'équivalent des notables de village, ray aman-dreny et leur clientèle, les grands cherchant un alibi dans la société des petits - nous sommes à l'ère du socialisme - les plus petits heureux d'avoir cette occasion unique de fréquenter les plus puissants, cette fréquentation vantée auprès des pairs, vie dans l'ombre des plus grands et statut social par personnes interposées.

Comme dans les quartiers plus pauvres de la ville, le fokon'olona et la connaissance mutuelle qu'ont ses membres les uns des autres - les occasions de se rencontrer sont aussi occasions de s'informer et d'informer - ont fait naître la sécurité à défaut de solidarité.

Les membres actifs proclament qu'il ne faut pas se séparer du gros de la masse - vahoaka - Intérêt bien vu ou plutôt bien senti de l'idéologie du fihavanana, proposé à l'échelle nationale, de se muer en firaiana, unité. Fihavanana comme firaiana peuvent

évoluer dans un sens comme dans un autre : servir de noyau à une unité nationale, assise d'un nationalisme global à faire naître - face probablement dans un premier temps aux étrangers ; ou favoriser une cohésion régionale, ethnique exclusive. Les deux voies existent déjà, elles ne s'excluent pas. Il peut naître aussi - et ceci grâce à un enrichissement du sens réel du Firaissana (unité, mais aussi solidarité) une solidarité entre les gens de même condition, qui passerait par une très lointaine conscience de classe. Cette évolution dépendra de l'utilisation actuelle et future du firaissana, du sens où elle sera canalisée. Pour le moment, et nous ne le dirons jamais assez, vécue par ses victimes, elle est le plus souvent exploitée pour masquer toutes les réalités du passé (voir 1947) du présent comme de l'avenir.

La langue malgache oppose à ce propos les verbes "mitangorona" : se rassembler, s'entasser comme des mouches là où est la nourriture, et "mivondrona" : s'unir pour un but commun. Dans le premier cas les gens ne seraient que des badauds, spectateurs et numéros, dans le second, ils feraient partie d'un tout vivant auquel ils seraient pleinement intégrés.

2) Contacts dans le quartier

Ce que nous savons des relations des habitants avec les autres groupes ethniques du quartier, comme du pays, contient en germe toutes ces directions :

- Les enfants des plus pauvres jouent entre eux et il est frappant de constater la régularité des rassemblements de bandes dans les rues d'Isoraka - les maisons en effet suffisent à peine au repos nocturne - enfants pour le moins délurés et au langage débordant de verdeur. Les parents aisés permettent les rencontres de leurs

enfants, à mode de vie égal ou supérieur au leur, dans les maisons et non dans la rue, s'effraient des contacts qu'ils pourraient avoir avec le peuple, dont les moeurs seraient pas trop relâchées. Ces compagnons de jeux sont, pour les uns et les autres, aussi des camarades de classe, les enfants de "bourgeois" fréquentant aussi, bien que rarement, les européens de leur âge. Les jeux entre enfants parents sont d'une façon générale rares, sinon inexistant, en dehors des fêtes familiales, quand tous n'habitent pas le même quartier.

- Les enfants voyagent de plus en plus. Les vacances plus lointaines que dans la banlieue natale ou chez les parents habitant les provinces, qui, il y a seulement dix ans, n'étaient le fait que d'une minorité aisée, sont devenues un quasi-besoin pour une partie de plus en plus grande de la jeune population, besoin créé par la contagion avec les étrangers, avec des parents et amis au standing plus élevé, favorisé aussi par la constante progression des organisations de jeunesse, la croissance de la consommation automobile.

Ce sont surtout les centres des provinces qui sont le théâtre de ces vacances - où le Tananarivien se donne en spectacle - touristiques dans tous les sens du terme et dont le fruit ne peut être une connaissance plus grande - connaissance que l'on ne cherche d'ailleurs pas - de leurs habitants. Les jeunes, comme leurs parents, sont surtout sensibles aux différences extérieures qui leur permettent de se persuader à nouveau de leur supériorité, supériorité résidant dans une acculturation maximale.

3) Contacts en dehors de l'Imerina.

Chez les parents, nous trouvons un fort pourcentage de personnes qui ne connaissent que l'Imerina : 28 chefs de ménage

ne connaissent que Tananarive et sa banlieue proche - 80 ont voyagé à l'intérieur du pays, à l'occasion de visites chez des parents, de missions de temples et d'églises, quelques-uns comme militaires - 8 "cadres" ont voyagé à l'extérieur du pays, à l'occasion d'études et de missions dans les pays les plus lointains, ou de leur travail dans les îles proches de Maurice et de la Réunion.

Vis-à-vis des provinciaux, le point de vue n'est ni plus ni moins que celui de gens "civilisés" face à des "barbares", frères différents à qui on prête somme toute un caractère bon enfant, qui charme par son "exotisme", appréciation qui ne change que lorsque est évoquée la moindre éventualité d'une alliance - même verbale et supposée, tout de suite rejetée - auquel cas est affirmée la différence fondamentale qui sépare les uns des autres, l'infériorité des "Côtiers". Les jeunes interrogés pour la plupart font preuve d'une vénérable "sagesse" et se rangent à l'avis de leurs aînés, évoquant les irréductibilités des coutumes, le front social qui interdirait alors la réunion des conjoints dans le même tombeau à leur mort, l'incommunicabilité des consciences et le profit que l'on retire d'un mariage entre deux personnes qu'unissent les mêmes façons de sentir, de voir et de penser.

Les "Côtiers", disent les Merina, sont des êtres simples, directs, aimants et démonstratifs, hospitaliers. Leur accueil est bouillant (mangotrakotraka). L'impérialisme merina est tempéré chez d'autres qui précisent qu'il faut savoir les prendre. Tous ces qualificatifs sont des répondants, des contraires, de leur caractère culturel à eux, qu'ils dénigrent entre eux pour ses insuffisances, sans rien perdre de leur sentiment de supériorité, bref de personnes à la recherche d'un quelconque exotisme. Comme envers les colonisateurs, on se définit en s'opposant, en constatant les différences. Deux personnes seulement, au cours de notre

enquête, peut-être plus en confiance, nous ont déclaré presque avec violence que chacun pense à ses intérêts avant tout, Merina comme Côtiers, et que les Côtiers n'aiment les Merina que du bout des lèvres, verbalement. Il s'agit ici d'oublis momentanés des consignes données à tous les échelons, pour masquer les difficultés actuelles d'une unité véritable du pays. Le fait est que le "samy Malagasy" - nous sommes tous Malgaches - affirmé par les uns et les autres, ne comprend encore que le groupe élargi du groupe ethnique d'origine - et ceci constitue en soi un progrès - appartenance vécue, selon les individus, aux groupes plus ou moins vastes de la caste ou de la province. L'unité des provinces nous a semblé pour le moment une abstraction, que quelques hommes de bonne volonté et tournés vers l'avenir que vers le passé, veulent faire passer dans les faits.

4) Les étrangers.

En Imerina même, l'unité est sentie surtout dans une perspective économique et culturelle, face à l'Etranger. L'Etranger, c'est le Français, le Chinois, l'Indien, le Réunionnais, le Grec, le Comorien et de plus en plus les représentants des diverses nations rencontrés dans la capitale. Les uns et les autres ont ceci de commun qu'ils sont essentiellement différents et que les contacts que l'on peut avoir avec eux - sauf dans quelques cas avec les Français, ennemis et amis mais dont on connaît la langue et ce qu'elle peut véhiculer - ne sont que superficiels. Ils sont aussi, sauf les Comoriens, des dominants qui tiennent les rênes économiques du pays.

Le Comorien - nous ne nous y attendions pas - jouit de la plus grande cote, dans notre quartier, en dépit et à cause de son "infériorité" fondamentale ; c'est un frère pauvre. La majorité

l'ignore, quelques-uns ont des relations de travail ou de location avec lui ; on déclare seulement qu'on ne comprend pas son langage et on le bannit d'un ostracisme plus ou moins moqueur et insultant, discrètement car ses colères sont réputées destructrices.

Les Grecs, épiciers et boulangers, sont peu visibles.

Les Réunionnais - pour la plupart des petits blancs pour qui les Malgaches indépendants sont des concurrents de travail - seraient orgueilleux, plus mauvais que les Français. On n'a pas de qualificatifs assez forts pour les dénigrer. Onze ménages seulement ont des relations de courtoisie - limitées aux salutations de voisinage, avec eux.

Les Chinois et les Indiens sont englobés dans la même neutralité - on les ignore, on n'en connaît pas, on ne veut rien avoir à faire avec eux - on a la même haine envers leurs activités frauduleuses ("c'est tout juste s'ils ne prennent pas ce que vous avez dans la poche"). Quelques rares ménages se taisent, dont les familles en sont parentes. Les Malgaches, les plus conscients, représentant surtout le petit peuple, déclarent qu'un effort national doit être absolument fait pour tuer le commerce étranger. Le commerçant chinois du quartier et sa famille sont réputés méprisants envers les Malgaches, dont ils vivent pourtant.

Les rapports avec les Français ont perdu quelque peu le caractère qu'ils avaient sous la colonisation. Ils ne sont plus tout-puissants, et on se défait envers eux de l'attitude de soumission, de dépendance bien que ceci, affirmé verbalement, n'aille pas toujours sans ambiguïté. Bien que n'étant plus maîtres de la situation, ils demeurent supérieurs par leur technique et sont à ce titre imités dans leur mode de vie, sont mieux obéis

que les Malgaches dans les services publics. Ils sont néanmoins rejettés dans une altérité fondamentale que justifient leur folie de consommation, leurs moeurs réprouvées ; à la limite la relation aboutit de la part du Malgache - et ceci perpétue l'attitude coloniale, et met en valeur l'hétérogénéité des civilisations - à la perception de Français grands enfants envers qui il faut être indulgent parce qu'ils ne comprennent rien au respect humain, base de toute sociabilité, à la valeur d'une vie. Les relations se limitent dans la plupart des cas aux salutations de voisinage, seuls fréquentent des Français ceux qui en ont l'occasion dans leurs relations professionnelles et mondaines.

5) Le fihavavana et la famille

Toutes ces relations sociales sont donc surtout formelles et les véritables contacts se situent au niveau des familles et des alliances où le fihavavana connaît sa véritable profondeur, concrétisé par des cérémonies, des visites - bénédiction de naissance - fiançailles - mariages - baptêmes - communions - famadihana - enterrements - réunions de lignage - anniversaires chez les "évolués". Le temps consacré à ces "raharamah-pihavavana" - concrétisation du fihavavana - est défavorablement inexplicable aux yeux des étrangers, ceux, Malgaches ou autres, qui n'en voient pas le caractère essentiel, les uns et les autres ayant une perception occidentale ou occidentalisée des relations humaines. Pour eux la parenté ne représente pas grand'chose, et ils retrouvent et rejoignent leurs pairs au cours de cocktails ou de dîners, occasions provoquées, devoirs à rendre, et qui n'intègrent pas, comme chez les Malgaches, le cours social d'une vie humaine dont ils ne voient pas l'appartenance à un système global unissant les êtres créateurs et les êtres créés, les vivants perpétuant les racines des ancêtres. Ceci peut paraître par trop schématique

mais si la vie urbaine, le mode de vie compétitif se servant du critère monétaire pénètre largement la population merina de Tananarive, celle-ci, malgré et à cause des transformations qui l'atteignent, donne profondeur, selon ses moyens, à son cadre d'origine. L'on remarque, avec réprobation - mais surtout par incompréhension - que les cérémonies familiales donnent cours chez certains à des dépenses de prestige excessives eu égard à leur état de fortune, et que ces fêtes familiales font plus de place au règne de l'argent, facteur de division, qu'elles n'unissent les communautés dans le fihavavana. L'on note moins que le cadre reste néanmoins cette communauté, que par ailleurs cette communauté n'a jamais été égalitaire - et qu'un fihavavana peut toujours survivre, dans l'état actuel des esprits et le faible degré de leur politisation - à toutes les disparités - puisqu'à la limite le fihavavana - nous l'avons vu dans une étude consacrée à Ilafy - peut comprendre ceux qu'unissent la même condition humaine, perception favorisée par le christianisme mais qui n'a pas ses sources profondes en lui.

Ce fihavavana peut servir de support, en ce qui concerne les Merina, à la conscience d'une unité nationale face à l'étranger. Pour le moment, le sentiment d'une égalité entre Malgaches - égalité tenant justement au fait premier d'être tous Malgaches - commande, dans une perception quasi-mythique de la société, les relations des uns et des autres et contribue à masquer aux yeux de tous, et surtout à ceux des moins privilégiés, les disparités fondamentales.

CONCLUSION

POSSIBILITES D'EVOLUTION

En guise de conclusion, notons que très certainement la connaissance que nous avons d'Isoraka ne peut être sans risque d'arbitraire, étendue à celle de Tananarive. Le quartier, que nous avons choisi pour des raisons de commodité de travail personnelles, est loin de représenter un échantillon valable de la ville entière : il nous aiderait plutôt à comprendre comment est sentie la transformation sociale que connaît actuellement la ville, comment se réalise l'impact de l'histoire récente sur une majorité de petits propriétaires des classes moyennes, ambitieux et urbanisés. A l'échelon du pays, cette masse de "moyens revenus" ne représente peut-être pas un poids appréciable : à l'échelon de Tananarive, c'est elle qui forme l'opinion publique, par son nombre, et avoir parce qu'actuellement, et contrairement aux couches plus populaires qui sont encore muettes, elle s'exprime. C'est alors peut-être de son évolution que dépendra le visage à venir de la ville, sinon du pays, et ceci par le fait que Tananarive joue, et pleinement ses fonctions de capitale, centre à la fois de la diffusion et d'attraction.

L'impact de l'histoire récente nous permet de voir le double jeu, pour ainsi dire contradictoire, d'une part de la volonté d'assimilation saisie au niveau des perspectives d'ascension sociale, d'autre part au niveau de la volonté de maintenir une intégrité problématique. La contradiction n'est qu'apparente, en fait aucune voie n'est clairement proposée. Volonté d'assimilation aux forces extérieures, dûe à un dynamisme réel, bien vivant de la population, à la capacité d'absorption étonnante, et souvent inquiétante car elle touche quasiment parfois à la démission. Intégrité que l'on veut maintenir mais qui en fait est à forger.

Ce qui nous semble le plus visible actuellement, ce serait une situation d'attente, de préparation. Les problèmes intérieurs, surtout au niveau des différents provinces sont loin d'être résorbés. La question qui se pose est de savoir si le sentiment de solidarité, proche du sens de la nation, en voie d'être mûr semble-t-il, au niveau de la Société Merina, primera tout ce qui divise, ou s'il n'éclatera pas pour avoir été trop menacé par les forces extérieures, comme par les forces intérieures qui sont à l'apprentissage les unes des autres.